

JEFF NOON
Pollen

roman

Traduit de l'anglais par Marc Voline

Pour Julie

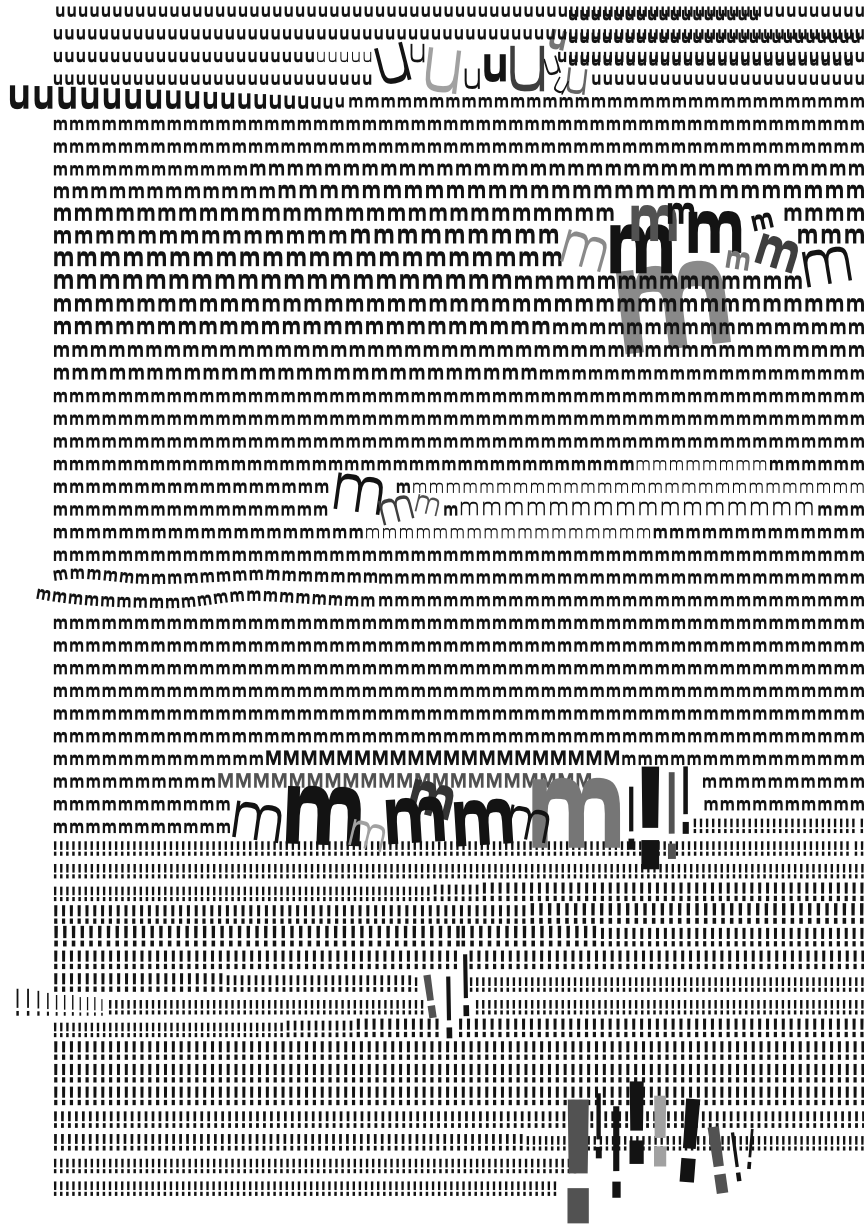
John Barleycorn¹

Il était une fois trois hommes venus de l'ouest
Chercher fortune
Et ces trois hommes firent un vœu solennel
John Barleycorn doit mourir.
Ils creusèrent, semèrent, hersèrent
Jetèrent des mottes sur sa tête
Et ces trois hommes firent un vœu solennel
John Barleycorn était mort.
Longtemps ils le laissèrent là
Jusqu'à ce que la pluie tombât du ciel
Alors Little Sir John jaillit tête haute
Et les étonna tous.
Ils ont engagé des hommes aux faux acérées
Pour le couper au jarret
Ils ont engagé des hommes aux fourches acérées
Qui l'ont traité barbarement.
Ils ont engagé des hommes armés de fléaux
Pour lui ôter la peau des os
Et le meunier l'a traité pirement
En le moulant entre deux pierres.
Et Little Sir John dans la bière ambrée
Et le whisky dans le verre
Et Little Sir John dans la bière ambrée
S'est enfin montré le plus fort.

Anon.

1. Jean Grain d'Orge. (Toutes les notes sont du traducteur.)

POLLEN



Extrait de *Les Guerres du Miroir*
par R.B. Tshimosa

Il fait peu de doute à présent qu'une des découvertes les plus importantes du siècle dernier fut la possibilité d'enregistrer les rêves sur un support permettant de multiples lectures, une bande biomagnétique recouverte de *Phantasme* liquide. Cette libération de la psyché, dans sa forme la plus avancée, fut bientôt connue sous le nom de Vurt. À travers les portes du Vurt, les gens pouvaient visiter leurs propres rêves ou, plus dangereusement, visiter le rêve d'une autre personne, le rêve d'un étranger.

Il est généralement accepté que cette « porte entre réalité et rêve » fut ouverte pour la première fois par l'amorphologue « Miss Hobart », mais les vraies origines du Vurt et la méthode par laquelle les êtres humains y voyageaient (via des « plumerêves » placées dans la bouche) demeureront à jamais voilées de mystère.

Une grande part de ce manque frustrant de connaissance prend sa source dans la nature même du Vurt, car le « monde des rêves » acquit très vite une vie propre. Les anciens habitants de la Terre ignoraient, pour la plupart, cet aspect de l'invention. C'est cette faculté « autorévante » du monde du Vurt qui finit par entraîner la série de batailles que nous appelons aujourd'hui les Guerres du Miroir. Ce livre entend présenter une vue d'ensemble objective des terribles guerres entre le rêve et la réalité, un conflit dans lequel les deux parties allaient subir de cruelles pertes avant qu'un vainqueur se détache.

POLLEN

Toutes les grandes théories de la guerre peuvent se réduire à une manifestation de la cupidité. C'est ainsi que les créatures du rêve, gagnant en puissance, se mirent à mépriser les rêveurs d'origine, les traitant de simples « conteurs » de la planète Terre. De fait, les créatures du rêve voyaient désormais leur royaume fantastique comme un monde séparé, la Planète Vurt. Les « Vurtuels » aspiraient à l'indépendance.

Un point particulièrement faible de la barrière entre rêve et réalité se trouvait dans l'air psychique qui entourait Manchester, une ville battue par la pluie du nord-ouest de la Simpleterre (connue en ces temps obscurs sous le nom d'« Angleterre »). C'est dans cette cité fabuleuse que prit place l'incident que l'on appelle aujourd'hui la *Pollinisation*, généralement considéré comme une des premières escarmouches des Guerres du Miroir.

Lundi 1^{er} mai

Mon père m'avait dit que je vivrais autant d'années que je pourrais tenir de grains de poussière dans ma main. Du coup, j'ai vécu jusqu'à un âge si avancé qu'à présent que mon corps est impuissant, ravagé par le temps, tout ce qui me reste est cette voix, cette ombre, cette soif de dire.

Mon nom est Jones. Un legs ordinaire rendu peu commun par le prénom que mon père m'a donné : Sibyl. Sibyl Jones. Je suis née frappée par la malédiction du « Voile », ce qui veut dire que je n'ai jamais été capable de rêver. Imaginez, une vie de sommeil inhabité, à une époque où le monde entier était accro aux plumes Vurt, le rêve partagé. L'état de « Voile » est une déficience génétique ; six pour cent de la population est vouée à souffrir de ce handicap. Ceux qui pouvaient rêver nous appelaient les « Dodos », les oiseaux incapables de voler. Souvent, dans ma jeunesse, je visualisais la partie Dodo de mon corps comme un fleuve de liquide sombre et stérile dans mes veines. D'autres fois, j'avais l'impression qu'un scarabée noir affamé, tapis dans mon estomac, se repaissait de mes rêves à peine nés.

Telle était ma malédiction. Les portes du Pays des Merveilles m'étaient closes.

Mon salut, c'était le don de l'Ombre, qui me donnait accès aux pensées des gens. J'étais une tête-trotteuse, une voyante, vivant ma vie sur la frange. Cent cinquante-deux ans j'ai vécu dans cet état, et la poussière s'insinue partout. Chaque orifice en regorge. La carte pliante du cerveau devient un jardin de poudre à la dérive.

Il n'en a pas toujours été ainsi.

POLLEN

J'étais autrefois jeune et juteuse, constamment imbibée – fût-ce de sang, d'amour ou de boisson... en fait, cela importe peu. Prenez-le comme vous le lisez. Je compensais le manque de rêve. J'étais une participante volontaire à cette marée de maturation, une victime consentante de la biologie. Mais oh ! la poussière m'a atteinte, plus tôt que la plupart, et j'ai vieilli avant l'heure – mon mari m'a quittée à cause de ça, ma fille m'a quittée – jusqu'à ce qu'il ne reste plus que cette aspiration à une justice indéterminée. Je suis devenue Ombre flic à la solde de la police de Manchester, prêtant ma télépathie à leurs interrogations. Chaque chose, à cette époque, était claire et à sa place ; ma vie est devenue une longue croisade contre le crime et la trahison. Mais en dessous, un fleuve d'alcool, de fumée et de solitude rugissait. Ma vie se confortait dans ce schéma de négation.

Tout n'allait que trop tôt dérapier.

Je veux te raconter cette histoire, ma fille, cette histoire de fragments rescapés de Manchester : fleurs, chiens, rêves et les cartes brisées de l'amour. Je pense qu'il est temps. Bientôt, elle mourra, cette mère qui est tienne, cette femme de poussière que je suis devenue. Écoute attentivement je t'en prie. Ceci est mon histoire, ton histoire ; mon ombre, ton ombre ; ma vie d'air à la dérive, mon livre, mon livre Sibyllin...

Coyote est le meilleur chauffeur de « taxi noir » de tous les temps. Il a amené plus de gens plus loin, vers des lieux plus étranges, dans des temps plus étranges, avec moins de galères, moins de merde sur le pare-brise, avec des coups de volant plus virtuoses, des déplacements plus profonds sur la carte, moins d'accidents, moins de plaintes, moins de remboursements, par plus de raccourcis et de routes interdites, avec plus de *gravitas*, pour moins cher, et avec plus de blessures à montrer qu'aucun autre chauffeur ne pourrait l'imaginer.

POLLEN

Quatre heures moins deux du matin, 1^{er} mai, le monde papillonne tout autour de lui ; oiseaux sombres, ailes de suie, champs noirs et une lune aveugle. En plus, il ne va pas tarder à pleuvoir. Salement. Qu'importe ; Coyote est un chien taxi de première classe, et en ce moment ses mâchoires dégoulinent de salive à la pensée d'une viande riche, une course en or, un bon pavé d'argent juteux.

Viande et argent : rêves jumeaux, moyen de rembourser les dettes.

Dieu sait que Coyote n'en manque pas. Dettes au banquier, dettes au tribunal, dettes à la petite fille qui vit en bas de la rue. Sa fille, il l'appelle. Une gentille gamine qu'il voit de temps en temps et dont la mère – l'ex-femme de Coyote – ne cesse de demander davantage d'argent. Ça ne dérange pas Coyote de payer, en fait il aime ça ; c'est juste qu'il n'a pas beaucoup d'argent en ce moment.

Tout le monde, partout – ils veulent tous de l'argent.

Coyote aussi. Pas trop, cependant. Juste assez serait parfait. Juste assez pour rembourser ses dettes et qu'il en reste un peu pour lui. Il envisage, peut-être, de mettre le cap sur Pleasureville la riante, un de ces jours. Y monter un petit service de taxi, être assis dans un bureau à regarder les courses affluer dans son système. Vivre la vie d'un pedigree, pour changer. C'est la première fois depuis des années que Coyote s'est remis à penser à l'avenir. Si seulement il pouvait rassembler un peu de capital, quelques « os » enterrés. Il s'était juré de ne jamais retourner dans les Limbes, mais les bonnes courses se font rares ces temps-ci.

En cet instant, Coyote attend cette grosse course juteuse, réservée il y a deux jours, heure et lieu précisés jusqu'à la dernière décimale ; paiement à l'arrivée. Il sait que la plupart des chauffeurs en règle insistent pour être payés d'avance, mais Coyote est vieux jeu. C'est pourquoi il conduit un taxi noir. Il a même le compteur d'origine, en état de marche. Modifié à son idée, bien sûr, mais quand même – personne ne fait plus ça. Coyote est *unique*,

POLLEN

et si fier de l'être. Mais à être unique, on se sent seul, au bout d'un moment.

L'heure sur son pare-brise clignote en écho. 4 h 02. Le client est en retard. Des nuages ventrus se rassemblent au-dessus du bout de lande où il est garé, comme les premiers frémissements d'un rêve érotique, et toujours aucun signe de son passager. Coyote commence à s'énerver. Pas à cause de la pluie qui menace ; Coyote a conduit des clients à travers des ouragans. Ni à cause du monde obscur tout autour de lui. En fait il aime l'obscurité. Ces jours-ci, la plupart de ses courses sont éminemment illégales, et plus il fait sombre mieux c'est, telle est la règle. Les premières lueurs du jour ne sont pas loin, et si le passager ne se pointe pas bientôt, il va annuler tout le voyage, et voilà. Le temps est le plus grand ennemi de Coyote. Le temps est là où vit la lueur du jour, et là les flics vivent aussi ; assis sur leur gros cul, désespérés, attendant qu'un chien étranger comme Coyote déboule devant eux, enfreignant les règles. Il a déjà enfreint les règles – Coyote aime enfreindre les règles, c'est son job dans la vie – mais un jour d'inattention il s'est fait prendre, et il paye encore l'amende. Il veut payer l'amende – c'est son côté humain. Mais il n'a pas envie que ça se répète. Le problème, c'est qu'il ne peut s'empêcher d'enfreindre les règles. C'est son côté dalmatien.

Coyote est une créature double.

Il écrase sa Napalm dans le cendrier du tableau de bord, pioche un paquet neuf dans la boîte à gants, sort du taxi, déchire le film plastique de ses griffes, allume une autre clope, s'appuie sur le taxi et regarde les nuages danser un moment. À travers la pénombre, les landes semblent bouger. Coyote est nerveux ; il est le seul homme chien à des kilomètres à la ronde, et les Zombies s'assemblent autour de lui dans les champs de la nuit. Il sait que les landes des Limbes appartiennent à ces monstres demi-morts, mais c'est là qu'on trouve les bonnes courses. Le chien taxi top classe va-t-il laisser

POLLEN

passer cette chance ? Des puces sauteuses d'angoisse font frissonner sa peau, et soudain ces champs morts sont plus qu'il n'en peut supporter ; il a besoin de compagnie humaine, de voix. Il plonge dans le taxi et met le contact, puis il caresse la radio. Comme d'habitude il est branché sur Dog National FM. Les hurlements édulcorés des Dog Jockeys et tous ces disques qu'ils passent, os enrobés de sucre chantés par des filles chiennes jolies et gentilles, ne conviennent pas à son humeur du moment. Il veut quelque chose de plus humain, quelque chose qui fasse appel au côté *humain* de son âme. Penché par la fenêtre ouverte du taxi, il parcourt les ondes jusqu'à ce qu'il arrive sur Radio YaYa. Les bribes évanescences d'une vieille chanson se muent en une voix profonde et lente, aussi desséchée que la terre sur laquelle Coyote se tient...

« Et c'était *John Barleycorn Must Die* par Traffic, un hymne formidable à l'esprit régénérateur de la Terre-Mère qui nous vient de 1969. Belle année, pour sûr, et un joli son de flûte là-dedans – vous me suivez, les amis ? Ici le bon Gombo en personne, qui ouvre cette nouvelle journée, le 1^{er} mai, jour de la fertilité, en souhaitant que John Barleycorn continue de s'élever. Tant qu'il garde ses doigts pleins de pollen loin de mon vieux nez de hippy. Il est quatre heures passées de quatre minutes, et le taux de pollen pour aujourd'hui s'établit à 49 grains par mètre cube, tendance stable. C'est le premier jour de la saison des éternuements, alors, chers auditeurs, écoutez le conseil de Gombo YaYa : ayez toujours une paire de narines propres et alertes sur vous. Au programme de la prochaine heure, les nouvelles officielles de Wanita-Wanita, plus tous les trucs que les Autorités ne veulent pas que vous sachiez. C'est pour ça que vous aimez tant le Gombo, n'est-ce pas ? Et maintenant un bijou de 1970, *Are You Experienced* par The Jimi Hendrix Experience. Joue de ta guitare d'amour pour moi, Jimi... Ya Ya ! »

Suffit. Ce bruit déchiqueté donne envie à Coyote de hurler. Gombo YaYa est un DJ pirate qui distille un régime de classiques

POLLEN

des sixties entremêlés d'infos dérobées à la banque de données des flics. Le tout arrivant en flottant de quelque lieu inconnu dans Manchester. Gombo YaYa est une figure d'anarchiste illusionniste, strictement antiautoritaire, et cela séduit la psyché de Coyote. Coyote laisse la radio allumée et se tourne vers les phares du taxi. Ils découpent dans l'air deux chemins jaunes et mourants, illuminant un chêne gigantesque mais desséché. Coyote tire à fond sur sa clope, tout en regardant la mention sur le nouveau paquet : FUMER VOUS DONNE L'AIR COOL – LE CONSEILLER EN IMAGE DE SA MAJESTÉ. Il esquisse un rictus, juste pour chasser la peur, puis se tourne à nouveau vers les nuages.

Coyote adore la pluie. Ça lui rappelle les rues de Manchester. Et il adore ses Napalm. Mais par-dessus tout il adore son taxi noir.

Impossible désormais de mettre la main sur ces taxis – depuis que les Xcabs ont fait leur apparition. Les Xcabs ! Avec leurs véhicules rutilants, tout blindés et décorés en jaune et noir. Conçus par des comptables, conduits par des débiles. Les Xcabs étaient les soi-disant « Chevaliers de la route » d'aujourd'hui, et il y avait des milliers de rumeurs à leur sujet. Les informateurs de Coyote lui avaient dit que la plupart étaient vraies. Que les chauffeurs étaient vidés de toute expérience antérieure, équipés d'implants robos et d'une connaissance complexe des rues. Que le système global était dirigé par une nébuleuse créature taximorphe autobaptisée Columbus. Que les taxis étaient équipés de mitrailleuses à l'avant, juste à côté des phares. Que les chauffeurs étaient prescients ; ils savaient que vous vouliez un taxi avant même que vous le sachiez vous-même. Quand vous appeliez un taxi, aujourd'hui, les Xcabs se pointaient en moins d'une minute ; garanti.

Mais pas Coyote. Coyote est une authentique antiquité. Oh mon dieu, comme il déteste ces Xcabs !

Il écrase sa cigarette sur la route poussiéreuse. En allume une autre immédiatement, car soudain il pense à Boda. Boda est

POLLEN

un de ces chauffeurs de Xcabs – une chauffeuse, plus exactement. Coyote et elle se sont croisés à plusieurs reprises dans les bars de nuit, et ils ont un peu causé. Coyote avait dû modérer quelque peu son image des Xcabs – Boda en ressortait rayonnante aux yeux de Coyote. Elle était le diamant pur, la perle rare, celle qu’il avait toujours cherchée. Coyote était ébloui par sa présence, particulièrement quand elle improvisait une chanson pour lui, là, dans le bar de nuit ; la fumée de sa voix ondulant sa fourrure de frissons de joie. Ils avaient bavardé jusqu’à ce que les réverbères s’éteignent, et il semblait à Coyote que la Xcab pénétrait au cœur de son esprit, lui parlait en direct. Comme s’il n’avait plus de secrets. L’idée lui vint qu’elle était peut-être une de ces filles Ombre, mais il n’aimait pas poser des questions. Ombres et Chiens n’étaient-ils pas ennemis jurés ? Et puis, les chauffeurs n’étaient-ils pas censés vivre uniquement pour la Ruche Xcab ? Alors pourquoi ce séduisant spécimen lui adressait-il la parole ? Pourquoi ces traces d’Ombre dans son esprit ? Les Xcabs avaient sûrement dû supprimer ces caractères rétifs. Mais il pouvait voir la peur dans ses yeux tandis qu’elle lui parlait, comme si elle péchait contre quelque code secret. Alors Coyote avait gardé les mâchoires serrées sur ce point, la régaland, à la place, de ses récits épiques de taxi noir. Boda avait eu l’air d’apprécier ; elle avait promis de lui refiler des plans, des trucs trop illégaux pour les Xcabs. Les Xcabs ne pouvaient opérer au-delà des limites de la ville.

Voilà pourquoi Coyote est là, dans l’obscurité évanescence, à attendre un client au beau milieu de nulle part. Boda lui avait donné le numéro à appeler, et une voix sombre avait répondu à son appel : « Allez jusqu’au Cochon-Flottant, dépassez-le, prenez le deuxième chemin de terre à gauche. Avancez trois cents mètres jusqu’à l’arbre sec. Attendez là, quatre heures du matin. Attendez quinze minutes. Si personne ne vient, partez. C’est compris ? »

POLLEN

C'était compris. Et le voilà qui attend en faisant les cent pas, tandis que le matin se pointe en minirobe orange. Pourquoi Boda était-elle si bonne avec lui ? Coyote était incapable de répondre. Cela faisait des siècles que la bonté n'avait pas frappé à sa gamelle. Pourquoi maintenant ? Tout ce qu'il avait pu faire, c'était la remercier d'un baiser, avant de filer vers sa destination. Mais ce baiser avait allumé quelque chose en lui, une image de temps heureux depuis longtemps révolus, et de ceux à venir, comme les kilomètres au compteur d'un taxi noir ; routes prises et à prendre.

Il y a un bruit à sa droite, dehors, au-delà de l'endroit où ses phares pâlisent. Il se tourne pour regarder mais ne voit rien, rien que les herbes sèches agitées de vagues lentes, comme des langues pâteuses dans la nuit. Il inhale un grand coup, aspirant tout le paysage dans ses narines. Il saisit la basse d'ozone des nuages de pluie, l'âpre stérilité médiane de l'herbe et de la terre, et une note haute, aiguë, qu'il ne parvient pas à situer. Mais rien de dangereux, rien d'humain ou semi-humain. Pas encore.

Il s'appuie sur la porte conducteur, clope au bec. Tout en écoutant Gombo YaYa présenter le disque suivant, il regarde les nuages s'alourdir, pense à sa fille, à la chauffeuse Boda, et au temps – comment il tire à sa fin, pour lui et tous les autres, ces soi-disant amis avides d'argent. *À moins que cette foutue course se pointe !*

Il grille la Napalm jusqu'au filtre, la jette. Elle luit un moment, éclairant un petit carré de terre. La terre était à un pas de la mort par ici, depuis que le Mauvais Sang était tombé. Thanatos, comme la grande presse l'avait nommé. Les feuilles de chou l'appelaient Le Boiteux, ou Gaga, ou Naphtaline. Doux Jésus ! Cela importait-il, la manière dont ils l'appelaient ? Le monde au-delà des cités était un désert de rêves. Il pleuvait à peu près tous les six mois à cette distance des villes, et on racontait qu'il y avait des « trous » dans le monde, dans ces parages. Faites confiance à Coyote pour décrocher la mission de traverser tout ça, sur les routes sombres, avec

POLLEN

peut-être un mauvais passager à bord. Si quelqu'un daignait se présenter, bien sûr. Il était 4 h 10 à présent, et toujours aucun signe de vie. Parfois Coyote pensait que Manchester était le dernier endroit humide sur terre, et c'était ça qui lui donnait la nostalgie de ses rues détrempées. Il maudit sa présence ici, dehors, à attendre peut-être *rien*, juste une rumeur folle entendue par Boda. Peut-être n'y a-t-il pas de course. Le seul moyen de transport légal qui circule dans les Limbes, ce sont les méga poids lourds de Vaz International qui vont de ville en ville. Il en avait croisé un sur la route du rendez-vous : un mastodonte massif bardé de puissance de feu et de projecteurs, une furie d'acier hurlant dans la nuit, qui avait presque fait se crasher le taxi noir de Coyote dans l'obscurité. Cette route n'est même sur aucune des cartes officielles. Bien sûr Coyote n'en a rien à faire des cartes officielles. Il a le monde dans la tête. Comme un chien pissant contre les lampadaires, Coyote marque son territoire au fur et à mesure.

Coyote est une carte.

Il lève le museau au vent, reniflant les odeurs de l'orage, puis jette un coup d'œil à sa montre.

4 h 12.

Le soleil répand une faible lueur rose aux franges de son monde. Le jour approche à grands pas, et à moins qu'il fasse cette course dans l'heure qui suit, Coyote pourrait fort se retrouver coincé sur un fragment des Limbes, à trimballer gratis Zombies et autres indésirables. Ça n'allait pas. Ils ne réalisaient donc pas que le temps, c'est la mort ? *Il suffisait d'une seconde...*

Quelque chose cria au loin, terrible mélodie mortuaire, un son aigu, crissant comme une poussière dans l'œil.

Coyote allume une nouvelle Napalm, aspire profondément la fumée et scrute la lande à la recherche de parasites. On les appelait Zombies, généralement, Fantômes parfois, ou encore Mi-vivants.

POLLEN

Comme la plupart des choses de nos jours, ils avaient de nombreux noms. Et si les Limbes étaient leur lieu de vie, ce n'était pas par choix. Une réglementation très stricte leur interdisait villes et agglomérations. Cette étendue desséchée de terre et de rochers battus par le vent était donc devenue leur nid. Mais ils ne pouvaient résister à la chaleur du contact humain, et les quelques voitures de passage étaient l'occasion idéale de mendier un retour illégal vers le monde des vivants. Coyote n'est pas trop inquiet. Il a beaucoup de chien en lui, et un chien peut battre un Zombie, par un bon jour. Mieux vaut, malgré tout, garder un œil et une narine ouverts.

Il regarde à nouveau sa montre. 4 h 15. Le soleil est franchement levé ; il court aux marges de la nuit. Peut-être est-il temps de faire une croix sur cette course. Ne lui a-t-on pas dit d'attendre jusqu'à 4 h 15 puis de se tirer ? Voilà qu'il pleut. Bien sa chance. Il pleut deux fois par an, Coyote prend la saucée. Mais cela ne ressemble pas à la pluie de Manchester, plutôt un méchant flot de liquide épais, du genre à vous tremper jusqu'aux os. Un autre cri dans les ténèbres. En matière de cris terrifiants, la limite n'est pas loin de ce qu'un jeune homme chien peut endurer. Coyote pose sa patte sur la poignée de la portière du taxi, la tourne pour ouvrir...

Mais écoute... écoute et sens. Juste là, à l'aube d'un nouveau jour... il capte un parfum de fleurs.

Des fleurs ! Dans cette partie du monde ? Dans la lande ? C'est tout simplement insensé. Rien ne peut pousser sur ce sol suppurant, perclus de germes. Un Mauvais Sang a plu sur ces terres.

Alors quel est cet arôme ?

Pétunia. Jasmin. Romarin. Primevère. Plusieurs autres parfums aussi, entremêlés – son nez, d'ordinaire si aiguisé, est incapable d'en distinguer les divers éléments.

L'odeur lui donne envie d'éternuer. Chaque année, sans exception, Coyote souffre du rhume des foins. Cela va-t-il être une mauvaise saison ?

POLLEN

Les feuilles tremblent sur le chêne. Un objet sombre arrête le regard de Coyote. Merde, il n'y a pas de feuilles sur cet arbre, Coyote en est certain. Qu'est-ce qui tremble, alors ?

Deux personnes émergent de la brume. Un homme et une enfant. L'homme porte un grand sac. Ils n'ont pas une odeur de Zombies ; telle est la première réaction de Coyote. Ils sentent le jardin, la friche détremnée.

L'enfant se cache sous un anorak extra-long, capuche relevée, cordons tirés serrés, de manière à ce qu'on ne voie rien d'elle, seulement les yeux. Des yeux d'émeraude éclatants qui percent l'obscurité de sa capuche.

Coyote sait que l'enfant est femelle, dix ou onze ans peut-être, juste à l'orée de la puberté. Il peut le dire à l'odeur, l'odeur de jeune fille. Un parfum doux et intense qui tranche sur l'odeur de la pluie, âcre et acide. La pluie sème un désordre luisant dans la fourrure de Coyote. Coyote a la désagréable impression que ces gens apportent la pluie avec eux. Il sent les fleurs très fort à présent. Ses narines sont envahies. Coyote étourdie. Il écrase sa clope du pied, dans la boue tendre en train de se former, ouvre la porte du taxi, entre, coupe la chique au bon Gombo.

Coyote sait se tenir à sa place.

La fille grimpe à l'arrière du taxi, s'affale sur les sièges en skaï. L'homme frappe le coffre de la main pour se le faire ouvrir. Coyote actionne la manette d'ouverture, et sent le taxi gémir légèrement sous le poids nouveau du sac. L'homme fait le tour et vient s'encadrer dans la vitre de Coyote. Il a un visage de suie. « Elle a le prix de la course », dit-il. Sa voix ressemble à de la boue remuée un jour de pluie. « Vous savez où elle va ? »

Coyote ne hoche même pas la tête, il est trop occupé à enduire ses narines de Sneeza Freeza. De sa main non jutée, il met le compteur en marche. La chute du drapeau. C'est ainsi que les anciens appelaient la prise en charge. Cela remonte à la nuit

POLLEN

des temps, quand un drapeau vert tombait du mécanisme, indiquant que le taxi était pris. Coyote l'appelle encore ainsi, bien que le drapeau vert ait depuis longtemps disparu ; il est comme ça, Coyote. Le compteur s'illumine, tout vert et reluisant : 3,80. Course standard, un passager. Il presse le bouton « suppléments » pour le gros sac. Ça lui donne 0,60 pour le poids. Puis il presse la bouton marqué L pour Limbes, et le compteur s'illumine d'un joyeux 400,20 – son tarif pour une prise en charge en zone suburbaine. La conduite dans les Limbes est très dangereuse, et Coyote estime chaque penny amplement mérité.

« Alexandra Park, Manchester, dit l'homme. Vous avez compris ? »

Coyote l'ignore.

Le taxi noir est vraiment une beauté ; écoutez ronronner ce vieux moteur ! Coyote sent la puissance monter. La Connaissance. C'est ainsi que les chauffeurs l'appellent – la Connaissance de toutes les rues : leur emplacement, leur degré de dangerosité, ce qui vous guette dans les ombres obscures. Coyote est déjà en route.

Les roues arrière projettent un nuage de boue tandis qu'il démarre. L'homme est pendu à la portière. Il en sera quitte pour quelques bonnes ampoules.

Mais qu'est-ce qu'on en a à foutre ?

4 h 22.

Le jour est déjà levé, bientôt la lumière ; il sera encore plus difficile à présent d'éviter les gardes municipaux de service, ils vérifieront tous les véhicules, à la recherche de Zombies. Coyote va devoir assurer, peut-être prendre une porte cachée via Frontier Town. Peu d'habitants, certainement, connaissent comme Coyote les routes cachées pour entrer et sortir des Limbes. Autrefois, il prenait des plumes Vurt pour l'aider à conduire. Mais il a senti le vent tourner. Aujourd'hui, Coyote conduit clean, sans plume. Les

POLLEN

phares du taxi captent des images d'arbres morts et de carcasses de voitures calcinées. Il conduit lui-même comme un Zombie, ne faisant qu'un avec le réel et son ombre.

Les Zombies étaient la plaie quotidienne des chauffeurs. Coyote avait entendu des récits, dans les cafés de nuit, de voitures retrouvées échouées dans un fossé fangeux quelque part dans une ruelle de Manchester, le corps du chauffeur écrasé dans le siège, les mains encore crispées sur le volant. Diverses histoires circulaient sur l'état des corps. Que toutes leurs dents avaient été arrachées. Que leur tête avait été coupée et placée à l'avant du capot, tel le Spirit of Ecstasy de Rolls Royce. Que leurs parties génitales avaient été retrouvées dans le réservoir. Coyote ne sait que croire. Tout ce qu'il veut, tout ce qu'il peut faire, son seul talent, est de conduire les gens d'une adresse à l'autre, qu'ils soient à Manchester ou dans les Limbes. Et c'est ce qu'il fait en ce moment, son jeu favori : conduire un client étrange vers Manchester, accélérant vers l'étroite trouée qui mène à une petite route de campagne qui ramène vers la chaleur. Peut-être, cette fois-ci, le rêve se réalisera-t-il, et Pleasureville s'étendra-t-elle, offerte, sous ses yeux, au prochain tournant. Pourvu qu'il arrive à livrer son colis.

4 h 41.

La pendule du tableau de bord brille d'un vert éclatant. Ça lui rappelle les yeux de sa passagère. Si purs. Il se retourne un peu, pour parler à travers la grille. « Qu'est-ce que vous allez faire à Manchester, mademoiselle ? » La question ressemble à un grognement, car Coyote est un demi-chien et c'est comme ça qu'il parle, en formant des mots humains de sa langue de chien.

La jeune fille ne répond pas.

Coyote réessaie. « Vous avez des papiers ? »

Pas de réponse. Pas grave ; Coyote savait que c'était une course illégale, de toute manière.

« Vous êtes bien attachée ? »

POLLEN

De nouveau, pas de réponse. Mais, en se retournant, Coyote constate que la ceinture de sécurité est bien en place autour du jeune corps. « Sale temps pour la saison », essaie-t-il.

La jeune fille à l'arrière resserre sa capuche d'anorak autour de son visage.

D'accord, elle n'est pas du genre causant. Elle devra faire avec la voix de Coyote, voilà tout. Coyote aime parler à ses passagers.

« C'est quoi ton nom, petite ? » demande-t-il.

Peut-être qu'elle ne va pas répondre. Il se passe bien dix secondes, et puis, finalement, elle dit : « Vous pouvez m'appeler Perséphone. » Sa voix est douce et collante, comme une grosse cuillerée de miel.

« Perséphone. Joli nom », dit Coyote.

Pas de réponse.

Juste le doux murmure des arbres noirs de chaque côté de la route. De temps en temps, la lune qui apparaît, visage muet derrière les nuages. Mais le soleil se lève, et Coyote roule vers lui. Peut-être cette course sera-t-elle exempte de Zombies ; ces Mi-vivants détestaient la lumière du jour.

Le bruit de la pluie sur le pare-brise. L'odeur de fleurs qui monte de l'arrière du taxi. L'air est écœurant. Coyote sent un vrai bon gros éternuement pointer. *Ce rhume des foins aura ma peau.*

Forçant ses yeux de chien pour tenir un bon chemin bien droit à travers le torrent de pluie, il revoit soudain le doux visage de Boda. Il laisse cette vision le ramener à son appartement de Fallowfield, quand il est saisi par le frisson ; son poil se dresse sur sa nuque. Un sale truc s'annonce, il le sait. Coyote regarde autour de lui, de droite à gauche, à l'affût d'un problème. Ne voit rien. Alors retentit un choc lourd et pulpeux à l'arrière du taxi, et la jeune fille se met à crier.

Coyote regarde dans le rétro, ne voit que l'obscurité, la fille qui s'écarte de la vitre gauche. Il tourne la tête, son nez s'emplit de

POLLEN

mauvaises odeurs. Il n'arrive pas à voir ce que c'est. « Que se passe-t-il ? » lance-t-il. La fille se remet à crier de plus belle. Coyote tourne la tête vers la droite pour voir, et la voiture heurte quelque chose sur la route. *Qu'est-ce que c'était que ça, bordel ?* Coyote tourne de nouveau son museau vers l'avant, juste pour voir la haie se rapprocher. Il passe en mode hyper-chien, tire doucement sur le volant, tournant le taxi vers l'endroit où les yeux de chat clignent. Quelque chose heurte le pare-brise.

Bon Dieu !

La face d'un Zombie, écrasée contre la vitre.

Il en a deux sur les bras maintenant, un à l'arrière, un à l'avant, et la pestilence de la demi-vie qui lui soulève le cœur. Celui de devant le fixe. Il a la gueule déchirée, en lambeaux, détremmée par la pluie ; des morceaux de chair pendent en drapeaux noirs. Des yeux rouges le regardent, pleins d'un terrible besoin de pitance. La fille fait un drôle de bruit à l'arrière. Le chien taxi lui hurle de s'écarter de la fenêtre, mais déjà le passager avant a un doigt accroché à la poignée.

T'aurais dû prendre ce Vurt, taré de clebs !

La seule issue est droit devant ; Coyote met le pied au plancher, transformant le monde en un buée sombre. Mais le passager tient bon. Son autre main frappe la vitre conducteur. Ça ne serait pas si grave si elle ne tenait une espèce de caillou. Coyote fait une brusque embardée sur la gauche, puis revient vite sur la droite, il roule sur les quatre roues à présent, comme un vrai chien. Mais ce Zombie est un auto-stoppeur aguerri. Le caillou s'abat d'un grand coup, dessinant une toile de craquelures dans la vitre. Encore un coup et la vitre explose. Des éclats de verre s'enfoncent dans la joue du chien taxi. Pas mal, pas encore, juste l'envahissante sensation de l'orgueil piqué au vif. *C'est ma vitre, fouteur-de-Limbes ! Tire ta crasse de ma vie !* Coyote actionne la serrure et ouvre la portière d'un coup – fort ! Elle vole sur ses gonds bien graissés,

POLLEN

emportant le Zombie avec elle. La chose s'écrase sur le capot du taxi, puis la portière revient en arrière. Coyote la renvoie valdinguer, mais les doigts tenaces agrippent toujours la poignée. Coyote referme la portière. Le Zombie presse sa gueule cassée contre la vitre éclatée. Pendant ce temps Coyote farfouille dans la boîte à gants. *Où j'ai foutu ce truc, bordel ?* La tête du Zombie s'avance pour croquer un morceau. Un autre coup, à l'arrière cette fois, tandis que l'autre Zombie défonce la vitre arrière gauche. La fille hurle.

Les dents du passager avant dégoulinent de jus, et sa main sauvage se tend ; de longs ongles, jamais coupés, griffant la chair de chien, tirant le sang. Coyote trouve ce qu'il cherchait et lève sa main libre vers la gueule du Zombie. Un bref instant, il plonge son regard dans une paire d'yeux monstrueux puis presse la détente. Le pistolet de poche fait une douce décharge ; feu léger dans les doigts d'un chien taxi. Une riche et brûlante giclée de chair de Zombie grésille sur le visage de Coyote tandis qu'il laisse tomber le pistolet sur le sol du taxi, mais la fumée en se dissipant ne révèle qu'un nez cassé et un œil dégoulinant qui lui rend son regard. L'autre est une bouillie infâme de sang et de gélatine. Le passager s'accroche toujours, pendu de ses doigts crochus à l'encadrement de la porte, hurlant des messages de haine, son visage brûlant tentant encore d'atteindre l'homme chien.

Coyote fait la seule chose en son pouvoir, il referme ses mâchoires violemment –

Bon Dieu ! J'aurai besoin d'un bon bain après ça !

– sur ce qui reste de la face désolée du Zombie. Agréable sensation de viande dans la bouche, même si c'est le goût de la mort qu'il arrache à l'os. Coyote est un chien total ces quelque deux secondes où il mord à pleines dents dans le sang et la chair, la douleur, le temps et la sale odeur d'un sale jour dans une sale vie, jusqu'à ce que le beuglement d'un mégaphone

POLLEN

éveille son moi submergé. Un coup d'œil devant – éblouissement de phares et de terreur – mais tout va bien à présent, il a de nouveau la main. Il ouvre la mâchoire pour libérer le Zombie, tourne le volant, basculant l'univers entier sur la gauche pour laisser le camion mastodonte de Vaz se faufiler, à un cheveu près, du mauvais côté de la route, puis balance un bon coup de coude dans la gueule du Zombie, juste au bon moment, l'envoyant voler loin du taxi. Il s'écrase sur les flanc bardés d'acier du camion. *Bon voyage, haleine-de-Zombie !*

Il jette un coup d'œil dans le rétro. Un bras blanchâtre entoure la gorge de la jeune fille. La capuche de son anorak la protège quelque peu, mais pas assez, et Coyote voit qu'elle souffre. Peut-être devrait-il arrêter le taxi, ouvrir la porte, sortir et affronter le Zombie avec son pistolet crache-feu et sa morsure mondialement célèbre. Peut-être lui transmettre le même message qu'à son partenaire : un visage de douleur. Mais peut-il arrêter le taxi ? Peut-être y a-t-il d'autres Zombies en quête d'une course à l'œil ? Et a-t-il le temps, de toute façon ? Le soleil est en train de se lever ; comment va-t-il faire pour retourner à Manchester, au grand jour, avec un immigrant illégal à bord ?

C'est quoi, ce jeu pourri, exactement ?

Mais à ce moment-là, un gémissement monte de l'arrière, et Coyote croit bien avoir perdu son client, ce qui lui retourne l'âme ; Coyote n'a jamais perdu de passager auparavant. Il jette un coup d'œil à la jeune fille dans le rétro, et elle sourit sous sa capuche. Le Zombie s'accroche à elle, mais il a la gueule à l'envers, comme si la fille lui avait fait quelque chose. Coyote n'arrive pas à piger ce qui s'est passé, si ce n'est que le parfum des fleurs l'étouffe. Il n'arrête pas d'éternuer, puis il se dit : *en voilà un moment pour éternuer.*

« Bien joué, la même », lance-t-il, sans recevoir de réponse, juste le bruissement paisible des essuie-glaces.

POLLEN

« Ça va derrière ? » il demande. Ce qui veut dire – *si tu veux balancer ce Zombie par la fenêtre, vas-y, mais débrouille-toi toute seule. Cette route est vraiment trop dangereuse.*

Silence du passager, alors Coyote jette un œil à la pendule – elle affiche 5 h 30 –, puis ajoute quelques extras au compteur pour prendre en compte les deux fenêtres cassées et la douleur de la bagarre contre les Zombies. La course standard est à présent de 18,40. Les extras s'élèvent quant à eux à 1 275,60. Les Zombies coûtent cher. Coyote n'aimait pas se colleter avec eux, mais s'il y était forcé, et s'il en sortait gagnant, il ne crachait pas sur le rab de cash ; le voyage de rêve touchait à sa fin. Dans le rétro il peut voir la passagère caresser la tête du Zombie, comme si c'était un animal familier. *Doux Jésus ! T'y crois à cette fille ? Qu'est-ce que je trimballe, nom de Dieu ? Et qu'a-t-elle fait au Zombie ? Pourquoi la vie est-elle si difficile pour un top dog driver ? Et pourquoi est-ce que je me sens si chaud, tout d'un coup ?*

Évidemment le chien taxi a une érection toute-puissante. Il la sent heurter le dessous du volant, et c'est si bon que Coyote pense qu'il peut conduire sans les mains. Ça doit avoir un rapport avec l'odeur qu'elle dégage en caressant ce Zombie mort comme une amante bien baisée ; le taxi tout entier ressemble à un jardin au printemps, lourd d'un brouillard de pollen. Coyote éternue en bandant, ce qui est comme jouir des deux bouts. Ça le goût de l'été dans sa bouche et son ben, et la nuit se métamorphose en fleur dorée du matin tandis qu'il enfonce le taxi dans la gorge des collines vers sa destination, encore douze milles avant le point d'ensemencement...

Frontier Town Nord.

Les forcenés du centre n'ont pas la moindre idée des confins. Ils imaginent des fossés électrifiés géants, encerclant les limites de la carte de Manchester. Ils imaginent des gardes armés jusqu'aux dents, patrouillant la circonférence. Bien sûr, aux quatre portes – nord, est, sud et ouest – c'est plus ou moins vrai. Mais tous les

POLLEN

espaces intermédiaires sont peuplés d'arnaqueurs âpres au gain. Plus on s'éloigne du centre, plus la compagnie est sournoise. Frontier Town, ils l'ont baptisée, cette conglomération circulaire de baraques et de campements de romanichiens. Fildeféristes. Les gens des limites. Hors-la-loi et hommes de main. Coyote paie deux plumes Vurt noires à une fille chienne asiatic pour qu'elle le laisse passer par sa route cachée. Un petit souci, ensuite, avec deux bagnoles de flics qui patrouillaient la frontière. Mais la carte et la route s'accouplent. Le voyage n'est que préliminaires, et il s'en acquitte avec aplomb. Il doit s'arrêter deux ou trois fois pour laisser passer quelques autres patrouilleurs, gérer sa peur et reprendre contenance, mais dans l'ensemble il a une conduite agréable, et fait faire au taxi une entrée en douceur.

Manchester était son amante.

Draguer chez soi.

À un moment, sur Oxford Road, juste après l'université, un Xcab revenant vers Manchester Centre les dépasse. Tandis qu'un doux flot de sang se rue à sa tête et plus encore à son bas-ventre, Coyote reconnaît Boda au volant du taxi concurrent. Il répond à son petit signe d'une patte humide, et il l'entend qui lui parle, dans son esprit ; elle dit un truc du genre *Conduite impériale, dogboy*, comme si elle pouvait émettre ces messages haut et clair. Comme si elle avait l'Ombre. Peut être *était-elle* une Ombre. Peut-être bien. Il renvoie le message *J'ai la jeune Perséphone à bord*. Il le pense juste, et, bien sûr, Boda répond *Super voyage dans les Limbes, Coy*. Peut-être qu'ils pourraient vraiment faire quelque chose ensemble, Coyote et la Xcab. C'est dit, il va aller la voir à la station, quand il aura déposé sa course.

« Super voyage dans les Limbes, Coy », répète la passagère, comme si les Ombres lui avaient parlé, à elle aussi.

Le compteur, tout additionné, grâce à la petite course-poursuite avec les flics, affiche à présent un superbe 1 597,20. Une sacrée

POLLEN

galette ! le ticket gagnant qui va tirer Coyote d'affaire. Mais écoutez-le éternuer. L'érection toute-puissante, aussi. « Sacré parfum, fleurette, dit-il.

– Merci. Sommes-nous arrivés ?

– On y est presque, il répond. Alexandra Park, c'est ça que vous voulez ?

– Conduisez-moi à l'herbe. »

C'était une course facile. Conduire vers les senteurs curry de Rusholme, puis à droite dans Claremont Road. Le parc chatoyait non loin, méditative étendue d'arbres et d'ombres.

« Juste ici, sur la gauche, s'il vous plaît », ajoute la passagère.

Coyote arrête le taxi devant la porte du parc. 6 h 14. Des taches de pluie frappent le pare-brise. L'homme chien se sent chez lui. « Tout va bien, passagère ? demande-t-il. Pas de cab-lag ? » C'est ce que certains voyageurs, parmi les plus faibles, ressentent en franchissant de mauvaises zones de tarification. Un coup d'œil lui dit que tout va bien pour la jeune fille. Il regarde le compteur. « Cela fera mille cinq cent quatre-vingt-dix-neuf livres et quarante pence, s'il vous plaît. »

Quand il s'agit de présenter la note, Coyote parle l'anglais le plus pur.

« Les voici. » Elle tire une fleur, une pensée noire, de sa poche d'anorak.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Perséphone passe la fleur à travers la grille, afin que Coyote puisse la tenir dans ses pattes. Les yeux d'un pauvre chien captivé par les pétales de la nuit. Mais cependant, cela suffira-t-il à assurer Pleasureville ?

« C'est une blague, passagère ? demande Coyote.

– Essayez-la. Allez-y ! »

Alors Coyote enfonce la fleur dans la fente du compteur. À 6 h 16 exactement, la lumière verte de la course se transforme en

POLLEN

un jaune 1 599,40 et les mots RÉGLÉ EN TOTALITÉ apparaissent à l'écran. Coyote est subjugué. L'argent a afflué dans son système.

À cet instant précis – Lundi 1^{er} mai, 6 h 16 – un garçon nommé Brian Swallow disparut de son lit duveteux à Wilmslow. Les parents, John et Mavis Swallow, ne remarquèrent pas la disparition de leur fils avant leur réveil à 7 h 30. La chambre de Brian était vide, ses couvertures froissées comme par un violent combat. Sa fenêtre était fermée de l'intérieur, comme toutes les autres fenêtres et portes. Ils appelèrent la police. Un certain Inspecteur Tom Dove vint les voir. Les parents dirent à Tom Dove qu'ils avaient embrassé leur fils adoré avant qu'il aille dormir à 22 h 30 le soir précédent, puis étaient eux-mêmes allés au lit, fermant toutes les portes derrière eux. L'inspecteur avait examiné la chambre du garçon, humé les draps, puis l'air. Il avait senti cette atmosphère trop de fois déjà pour ne pas savoir ce que cela signifiait. Quelqu'un, quelque part, était échangé contre quelque chose du Vurt. Ça n'allait pas rendre les choses plus faciles à expliquer à M. et Mme Swallow. Tom Dove soupira, puis cracha le morceau aux parents affolés.

Coyote a le cœur léger. L'argent lui monte à la tête. Il a soudain l'impression d'être dans le coup.

« Vous aimez ? demande Perséphone.

– J'aime. J'aime vraiment. Bonne course. » Il caresse un moment du regard le voyant réglé-en-totalité, avant d'ouvrir sa portière. Il jure contre la vitre cassée et la douleur dans sa joue droite, là où le verre s'est enfoncé. Peu importe tout ça. Le prix du trajet en valait la peine. Il fait le tour jusqu'à la porte arrière. La fille défait sa ceinture, pousse le corps désormais sans poids du Zombie sur le sol du taxi. Coyote réalise qu'il va devoir jeter cette créature triste et épuisée quelque part. Puis la jeune fille sort. Elle s'approche de Coyote. Son parfum caresse ses narines. Il a envie d'éter-

POLLEN

nuer, mais parvient à se retenir.

« Merci de m'avoir amenée ici, dit-elle.

– Pas de problème. »

Juste un matin froid et pluvieux sur la lande, un bad trip à travers les Limbes, deux Zombies fous à lier, l'un d'eux étendu raide dans le taxi, un peu de verre dans la joue, de la chair à moitié morte dans la bouche, un camion de Vaz mammothéen qui manque m'aplatir, une légère perte de sang, un jeu de labyrinthe avec les gardes municipaux, une course avec l'odeur des fleurs qui m'explose le nez.

« Permettez-moi de vous payer, dit Perséphone.

– C'est déjà fait.

– Mieux que ça. » Perséphone ôte sa capuche.

Coyote regarde la jeune fille. Elle a un visage ravissant. Il se sent comme une abeille, attiré par cette vue, ce parfum. Si tentant. Il ne sait où donner de la tête. Il regarde au-dessus, les arbres d'Alexandra Park. Ça ne donne rien de bon. Il doit regarder de nouveau. Ces yeux étincelants de vert, on dirait deux fleurs qui plongent au plus profond de lui. Les lèvres jeunes et charnues de la fille, pareilles à deux pétales tremblants. « Embrasse-moi », dit-elle. Cette fille doit avoir onze ans tout au plus, mais les lèvres de Coyote ne peuvent s'empêcher de descendre vers elles, de goûter le pollen. Il sent sa langue s'enfoncer profondément dans sa gorge...

Doux Jésus ! Personne ne peut avoir une langue aussi longue !

Il pense à son père inconnu, sa mère morte, et sa fille qu'il ne voit que rarement. Et à son acariâtre ex-femme, et à la chanson de Boda, douce et entêtante. Quelques ultimes sentiments.

Et son esprit explose en noir et en couleurs.

... oh mon dieu ! Les fleurs dansent... dansent...

Une minute vingt-cinq secondes plus tard, Coyote était mort.

Mon boss s'appelait Kracker : Commissaire Jacob Kracker. Le seul

POLLEN

homme prénommé – par ses parents – d’après une marque de fins biscuits secs. Tous les flics l’appelaient Biscuit Boy dans son dos. C’est la voix de Kracker, dans le téléphone à côté de mon lit, qui m’a lancée dans ce voyage. Il était tôt le matin, le 1^{er} mai de l’année en question. Ses mots ont dû cheminer dur vers mon cerveau cuit, lourd de vin : « Sibyl Jones... J’ai une affaire pour vous. » Un corps avait été trouvé, juste aux portes d’Alexandra Park. Je devais m’y rendre immédiatement. C’était une affaire étrange, avait prévenu Kracker, mais il n’en dirait pas plus. Qu’est-ce que j’en avais à faire ? La mort était ma spécialité. Je m’étais donc habillée en vitesse et avais fait mon détour habituel par la deuxième chambre, où mon amour, mon Diamant, dormait encore. J’avais soulevé le couvercle de son lit-cage et lui avais soufflé un baiser. Je quittai ensuite la maison et montai dans la Ford Comet, roulant sous la pluie vers le parc de Moss Side. Je détestais laisser Diamant seul, mais un flic doit travailler dur par ces temps troublés. D’une main, je tirai une cigarette du paquet sur le tableau de bord. Des Napalm, bien entendu. Le message disait : FUMER AMÉLIORE VOTRE ÉCRITURE – LE BIOGRAPHE OFFICIEL DE SA MAJESTÉ.

Le goût de la cigarette dans ma gorge. En ces jours de poussière sèche, je peux encore me rappeler ce goût, pareil à l’haleine d’un mauvais amant sur les lèvres et la langue.

Je vivais à Victoria Park à l’époque, comme encore aujourd’hui ; un confortable appartement de location que j’avais acheté au propriétaire après le départ de mon mari. Je m’étais mariée tôt, à l’âge de dix-huit ans, déjà enceinte. J’avais eu ma petite fille, Belinda Jones, sept mois plus tard. Mon mari m’a quittée neuf ans après. Et quatre jours après mon mari, ma fille, Belinda, s’est enfuie. Ce n’était pas un âge pour partir à l’aventure, pour une petite fille. Pourtant elle avait bien déguerpi, en me traitant de tous les noms pour avoir forcé son père à partir. C’était sa manière de voir les choses. J’imagine qu’elle l’aimait plus que moi. Mais où était-elle

POLLEN

allée ? Où ? J'avais cherché Belinda partout depuis, mais nulle trace d'elle, pas même son nom ou sa destination. Ç'avait été l'un des grands voyages de ma vie.

À présent ce voyage touchait à sa fin. Dans les parages du rêve...

Le canal des flics débordait de messages ce lointain matin, alors que je roulais vers Moss Side au volant de ma Fiery Comet. Je n'étais pas d'humeur pour les voix officielles – tous ces récits codés de violence factuelle ou imminente – je m'étais donc éloignée des ondes de la police, jusqu'à ce que je capte la voix de Gombo YaYa. Les flics de Manchester cherchaient ce pirate hippy depuis des années ; ils n'avaient jamais rien trouvé d'autre que sa voix errante, sortant de nulle part...

« Salut les petits amis ! C'était *I Can Hear the Grass Grow*¹ par The Move, et les narines du vieux Gombo font soudain l'objet d'une attaque en règle. Des fleurs sous la pluie, bien sûr. Saut de géant pour le décompte des grains. Je les entends sauter. Votre vieux hippy éternue déjà. Ya Ya ! Les fleurs crachent du pollen sur toute la carte de Manchester. Gombo n'a jamais vu pareille orgie. Passé quelques secondes à accéder à l'info-plume ; il faut remonter aux jours lointains et oubliés de Fécondité 10 pour trouver un tel pic. Bien sûr nous sommes encore très loin du record de tous les temps, mais ce n'en est pas moins inquiétant. Une anomalie passagère, sans doute. Restez calmes. Gardez-moi ces narines propres avec Sneeza Freeza. Commandez dès aujourd'hui les bouchons à narines du docteur Gombo. Que John Barleycorn ait pitié. Le compte de pollen est de 85 et à la hausse. On annonce à l'instant un meurtre juteux dans la rue. Plus de détails lorsque j'aurai accédé à la plume-flic du jour. Ils changent le code tous les jours, vous savez, mais le bon Gombo trouve toujours une fenêtre ouverte. Et maintenant mes amis, écoutez cette merveille de Scott McKenzie, 1967. Et souvenez-vous, si vous allez à San Francisco cette année, n'oubliez

POLLEN

pas de fleurir vos cheveux... »

Gombo YaYa avait l'air d'en savoir plus sur les affaires policières que nous n'en savions nous-mêmes. Il avait même un téléphone rouge pour les auditeurs, mais toutes les fois qu'un flic appelait ce numéro, le signal disparaissait dans un réseau de ténèbres, symbole, à cette époque, de la clandestinité. Une capote à virus arpentait les ondes.

À travers un rideau de pluie, je négociai la file rapide de gauche sur Wilmslow Road puis celle de droite donnant sur Claremont, conduisant la Comet vers la mort d'un étranger. Il était 6 h 57. Je pouvais voir en contrebas clignoter les gyrophares des voitures de police, dessinant des arcs rouges dans la pluie, et la semi-obscurité ; les arbres noirs d'Alexandra Park défilait à ma gauche ; les flashes intermittents des roboflics à travers les feuilles. Encore une scène de crime. Ma vie. Une foule d'hommes chiens rôdait alentour. Des rubans de police lumineux étaient attachés aux réverbères et aux voitures de police. Un jeune chien malveillant avait les mâchoires serrées sur le ruban. En me rangeant auprès d'un taxi noir garé là, à cheval sur le trottoir, je vis des étincelles voleter dans la pluie matinale. L'ado glapit sous le choc et retomba dans les bras d'une jeune chienne. Un flic brandissait son flingue face à la foule. Je sortis de la voiture et un officier roboflic s'approcha, m'éclairant de son faisceau pour identification. Je marchai vers l'endroit où un groupe de flics se pressait autour d'une forme sombre sur le sol. Nous étions juste en face de la porte d'entrée latérale d'Alexandra Park, sur Claremont Road. Un gros chien flic grognait sur une bande de jeunes agents las et détremés, leur disant de se remuer le lard. L'un d'entre eux éternua.

« Qu'est-ce qu'on a, Clegg ? » demandai-je.

Au son de ma voix, le chien flic se retourna. Sa fourrure d'un brun poussiéreux était luisante de graisse sous l'averse. « Où est Kracker ? » demanda-t-il. Clegg était le seul flic à ne pas appeler le

POLLEN

boss Biscuit Boy. Parfois, il utilisait même le mot « maître » en parlant du chef. Mais Kracker n'était pas un adepte du sale boulot. Il faisait généralement une apparition renfrognée sur la scène du crime puis retournait en vitesse à son bureau. Cette fois il n'avait même pas pointé le bout de son museau. Il avait une bonne excuse : sa femme attendait leur vingt et unième bébé d'une seconde à l'autre.

« Il attend son nouveau gamin, répondis-je.

– Quel dommage. Alors comme ça ils nous envoient une putain de fumée. »

L'inspecteur principal Z. Clegg était un bon chien flic, intègre. Sa longue truffe et un sens de l'odorat hyper développé avaient résolu un bon paquet d'homicides et canicides. Il était mi-chien mi-homme, avec dans son esprit une haine réelle pour tous ceux qui avaient l'Ombre en eux. Moi, par exemple. Je suis une femme fumante, ce qui signifie que j'ai une abondance d'Ombre en moi, mélangée à la chair. Toutes les créatures ont une trace de l'Ombre, mais certaines ont un accès direct. L'allergie intense de Clegg à l'Ombre était pathologique.

« La victime a du chien en lui, Zéro ? » demandai-je. J'avais dit ça à cause du reflet humide et luisant dans les yeux de Clegg. Je l'avais trop souvent vu, dans des affaires précédentes, pour ne pas savoir ce que ça voulait dire.

Z. Clegg se contenta de hocher la tête.

Le Z était l'initiale de Zoulou, mais Clegg détestait ce nom, alors il s'appelait Z. Je l'appelais Zéro, juste pour lui hérissier le poil. Il détestait vraiment ça. Zéro était un de ces hommes chiens qui tentent désespérément de nier leur côté chien. Ce qui prêtait vraiment à sourire, vu les touffes de poil sur son visage, et les longs favoris qui jaillissaient sur chacune de ses joues. Il avait vraiment horreur qu'on parle de lui comme d'un chien. Peut-être parce que la gent canine était considérée comme la lie de la lie de la société. La plupart des citoyens les plaçaient à peine à un trait de griffe au-

POLLEN

dessus des gens des Limbes, les fameux Zombies. Même un robo était mieux considéré qu'un chien. Zombies, Chiens, Robos, Ombres, Vurt et Purs ; telle était l'échelle de valeurs. Du coup, la plupart des chiens finissaient du mauvais côté de la loi. Un chien qui entrait dans la police était constamment sous pression. Non seulement de la part des flics purs mais aussi des jeunes chiens fous de la rue, qui voyaient là la trahison ultime. Ajoutez à cela la haine de Clegg pour les Ombres, et le fait qu'il n'était pas marié — on ne l'avait jamais vu courir après les femmes, ni les hommes, ni même les chiens — et vous verrez se dessiner une image de solitude bâtarde. J'avais un million de théories pour expliquer le comportement de Clegg, toute cette amertume tordue. Aucune ne facilitait notre relation pour autant. Mais par-dessus tout, Zéro détestait quand quelqu'un avec la moindre once de chien en lui se faisait tuer. C'était son unique concession au chien qu'il trimballait dans ses gènes mêlés.

« T'as un nom, Zéro ? demandai-je. Une heure de décès ?

— Bien sûr. La carte d'identité dans le taxi l'appelle Coyote. L'horloge médico-légale situe le dernier soupir à 6 h 19.

— Déjà entendu parler de lui ? » Zéro connaissait tous les chiens qui comptaient, particulièrement ceux du côté obscur de la loi.

« Au boulot, Sibyl, grogna Zéro. Fais de moi un homme heureux. »

J'enfilai une paire de stéri-gants et m'agenouillai à côté du corps ; une vingtaine d'années, une douce toison noire et blanche jaillissait de son col de chemise, formant un masque soyeux et moucheté sur tout son visage. Beau spécimen. Vêtu d'un jean noir et d'un blouson de cuir, la veste ornée de badges de fan-clubs — Manchester City Vurtball Club, Belle Vue Robohounds, Rusholme Basketball Posse. Ce type était un Manchesterophile. Quelques blessures à la face — marques de dents et éclats de verre. Malgré tout cela, la victime arborait un sourire. Il était demeuré captif sur son visage mort. À l'intérieur du sourire, quelqu'un — le meurtrier ? —

POLLEN

avait fourré un bouquet de fleurs. Des fleurs rouges, dressées sur de longues tiges vertes qui retombaient sur ses joues, doucement. Grappes de pétales rouges serrés en longs pompons. Leur parfum lourd me montait à la tête tandis que je baissais mon visage sur le corps. Au-delà de la bouche de fleurs, un fin glacis de graisse recouvrait ses narines. Sa fourrure luisait, çà et là, de taches de poudre jaune.

« Quelqu'un a touché le corps ? » demandai-je ?

Zéro Clegg éternua avant de répondre. « Tu es la première. »

Je reniflai la graisse sur ses narines. « Il souffrait du rhume des foins. C'est du Sneeza Freeza. »

— Voilà qui va nous aider à capturer le coupable, Jones, répondit Zéro. Tu veux faire cette Ombrecherche ? » Dans sa bouche, ça sonnait comme une maladie.

C'est pourquoi les flics m'employaient. Je peux lire l'esprit des vivants et parfois, en arrivant assez tôt, celui des morts, les dernières pensées qui s'attardent. C'est ce que je tentais en ce moment même, laissant jouer mes mains de fumée au-dessus du visage du cadavre, me dirigeant au feeling vers ses dernières secondes de vie.

Contact. Moments d'agonie flottant jusqu'à moi, poussière à poussière, fumée à fumée...

... le goût est si doux, si riche... peine à respirer... si doux... si plein du goût de miel... j'embrasse les fleurs... sa langue est comme un sarment... et pour une fille si jeune, tellement jeune... c'est le goût de... le goût de l'Éden... laissez-moi dormir là... laissez-moi dormir... dormir et croître... laissez-moi dormir et croître... Doux Jésus ! Personne ne peut avoir une langue aussi longue...

Puis une explosion de couleur qui me fit pleurer.

... oh mon Dieu ! Les fleurs dansent... dansent...

Je voyageais à l'intérieur de la tête d'un jeune homme chien mort, dérivant d'une explosion spectrale à une chute dans le vide...

... pense à moi, Boda... chante cette chanson une dernière

POLLEN

fois...

Cette dernière phrase de la vie de Coyote glissant dans le silence... ce nom qu'il appelait avec une telle urgence. C'était une mort douce.

« Qu'est-ce que t'as dit ? » La voix de Clegg.

« Quoi ? » Je sentais encore le passage dans les ténèbres.

« T'as dit que c'était une mort douce, Jones ?

– J'ai dit ça ? » Je ne sais pas ce que j'ai dit. Peut-être ai-je juste envoyé le message sur les Ombresentes, esprit à esprit, Ombre à Chien.

« Y a-t-il rien de tel, Smokey ? Une mort douce ?

– Il y a des fleurs dans sa tête, Zéro.

– J'ai remarqué.

– Non, non. Dans son esprit. Comme une explosion... une éruption de fleurs... Je...

– Qu'est-ce qui ne va pas, chez toi ? Tout ce que je veux, c'est un indice.

– Je ne peux le décrire... une explosion de fleurs...

– Nous voilà bien avancés. »

J'ignorai la remarque, préférant aller chercher une des fleurs dans la bouche de Coyote. J'entrepris de la détacher du bouquet.

« Tu veux me dire comment il est mort ? demanda Clegg.

– C'est du ressort de Skinner.

– Ne me pousse pas, Smoke. Tu trouves un nom dans ce cerveau ? Le meurtrier, peut-être ? Est-ce trop te demander ?

– Elle était jeune. Une fille, peut-être. Le nom de Boda a surgi. Ça te dit quelque chose, Zéro ?

– Non, rien du tout. Et arrête de m'appeler Zéro. »

La fleur ne voulait pas venir. Quelque chose la retenait fermement à l'intérieur de la bouche de l'homme chien. J'enserrai toutes les queues du bouquet de mes deux mains et tirai d'un coup sec. Rien à faire. On aurait dit que les racines des fleurs étaient tenues par une

POLLEN

main égale à la mienne, quelque part au plus profond de la gorge.

« Qui donc irait coller un bouquet de fleurs dans la bouche d'une victime, bordel ? demanda Zéro.

– Elles ne veulent pas sortir », répondis-je, encore en train de me bagarrer.

Zéro m'écarta. « Attends, laisse-moi... » Il s'agenouilla et m'arracha les queues de la main.

« Zéro ! Les empreintes...

– C'a juste besoin d'une bonne poigne de chien... Jésus-Canin !

– Je te l'avais dit.

– 'Foiré de bouquet de fleurs ! » Le chien flic fit un puissant effort. Il y eut un bruit déchirant et Zéro bascula sur son arrière-train, le bouquet de fleurs dans ses pattes avant. « Putains de fleurs ! » s'exclama-t-il avant d'éternuer violemment. Et je vis que le liquide dans ses yeux n'était pas seulement des larmes, pas seulement des larmes de douleur. « Foutu rhume des foins ! » renifla-t-il en tentant désespérément de se redresser sur ses deux jambes. « Il arrive de plus en plus tôt chaque année. » Il me tendit les fleurs et se livra à un examen rapide de l'extrémité des tiges. Elles étaient déchiquetées et gorgées de jus. J'enfonçai ma main profondément dans la gorge du chien, tâtonnant à la recherche d'un indice. Mes doigts passèrent sur une série d'aiguilles acérées. Et lorsque je les ressortis, ils étaient poisseux de sève. Je regardai Zéro.

« Que se passe-t-il, Smokey ? demanda-t-il.

– Les fleurs n'ont pas juste été *placées* dans sa bouche. »

J'avais replongé mes doigts profondément dans la gorge de la victime. Je pouvais sentir l'endroit où les racines s'enfonçaient dans les muscles de la gorge. Cela dépassait totalement mes compétences.

« Qu'est-ce que tu racontes, Smokey ?

– Je dis que je ne suis plus une jeune fille depuis longtemps.

– Trêve de bavardages, Jones. Crache le morceau. »

POLLEN

Alors je lui dis : « Les fleurs sont enracinées dans la gorge.

– C'est vraiment un scénario pourri. Ça pue à mille lieues. Regarde-moi ça, Sibyl... », dit-il, m'appelant par mon prénom, en faisant de grands gestes vers le taxi. « Jette un coup d'œil au compteur. »

Je regardai à l'intérieur du taxi. La vitre conducteur était cassée, et une traînée grasse s'étalait sur la porte et le capot. J'en recueillis sur le bout de mon doigt et reniflai. « Jus de Zombie, n'est-ce pas ? fit Zéro. On dirait qu'il a éjecté un stoppeur. » Puis je vis le tarif, luisant d'un jaune lumineux.

« Il revenait d'où ? demandai-je. D'Australie ?

– Plus loin que ça, Smokey », répondit Zéro en faisant le tour vers le coffre. « Le chien a dû charger dans les Limbes. Il a dû se coltiner un méchant Zombie. Il y a des bagages enregistrés.

– T'as regardé ? »

Il secoua la tête et sortit un tube de Vaz, en pressa dans la serrure et actionna son passe jusqu'à ce que le coffre se soulève doucement. Rien que du vide là-dedans. « On a reçu un appel des flics de Frontier Town, secteur nord, dit Zéro. Ils l'ont coursé alors qu'il amenait un immigrant. L'ont perdu dans le labyrinthe. Jésus-Chien ! C'était vraiment un funambule, ce Coyote, un héros de la rue, il faut s'attendre à du grabuge. Il faut s'attendre à une nouvelle émeute canine. Kracker aura ma peau si j'assume pas. »

La première émeute canine avait eu lieu il y a quelques années, déclenchée par le meurtre aveugle d'une jeune fille chienne à Bottletown. Robo-Skinner et son équipe de médecins légistes avaient découvert que la victime avait été violée par Ombre. Un incident de plus dans la guerre entre fumée et fourrure. On avait fait de notre mieux pour que la rue ne l'apprenne pas mais Gombo YaYa avait piqué l'info sur notre fréquence. Il l'avait ensuite diffusée sur sa radio, et les chiens s'étaient soulevés pour protester, demandant justice, égalité et vengeance. Depuis lors les hommes chiens étaient à cran, explosant périodi-

POLLEN

quement – suivant une espèce de cycle canin – chaque fois qu'un chien se faisait liquider. Coyote était juste le dernier d'une longue lignée.

Zombies, Chiens, Robos, Ombres, Vurt et Purs. L'échelle de valeurs partait en guerre, barreau contre barreau.

« T'as des indices, Clegg ? demandai-je.

– Tu sais quoi, Smokey ? À mon avis c'est du boulot de brume. Je pense qu'une Ombre a fait le coup.

– Bien... Je vois...

– T'as d'autres suspects, Smokey ?

– Chaque fois qu'un chien meurt vous pensez qu'une Ombre a fait le coup. »

Le chien flic ignora ma remarque. « Essayons le siège arrière », dit-il. La porte s'ouvrit, et une douce vague d'air jaune se répandit dans la rue. Zéro levait le nez face à l'odeur...

« Mon Dieu, soufflai-je.

– Tu l'as dit, Smokey... oh merde... me dites pas que ça recommence»

Il était sur le point d'éternuer... c'était l'odeur...

« **AAAAATTTTTTTTCHOOOOOUUUUMMMMMMMMM !!**
Christ-Chien ! »

L'odeur des fleurs qui montait de l'arrière de la voiture. L'air à l'intérieur semblait scintiller du parfum de mille fleurs. Étincelles de couleur flottantes, et autre chose en dessous, comme des fleurs sur une blessure... l'odeur de la mort écrasait tout.

« T'as déjà senti ça, Jones ? » Zéro essuyait son nez avec un chiffon trempé. « Quel parfum, hein ?

– Non. Jamais. » Je regardai les autres flics. Ils étaient tous en train d'éternuer à présent... douces explosions... cris... jurons...

« Tu veux fermer cette porte maintenant ? S'il te plaît ! »

Je ne lui répondis pas. Quelque chose dans cette autre

POLLEN

odeur, l'odeur cachée... je me penchai dans le compartiment passager...

« Une question, Jones. Comment se fait-il que nous soyons tous en train d'éternuer nos tripes et que tu te portes comme un charme ? Comment se fait-il que tu n'éternues pas ? »

À l'intérieur du taxi...

... le monde était une fragrance... j'étais en train de grimper dedans... sens changeants... les étincelles de couleur sur le siège... comme sur le visage de l'homme chien... regarde bien... jaune... intense... minuscules... en mets une sur mon doigt... ça chatouille... la tête qui fume... brumeux... en dessous... caché... là... le siège... une tache de graisse... Sneeza Freeza ?... Non... pas ça... trop pourpre... familier... doigts dedans... brûlant... froid... le sens... mort... demi-mort...

Je sautai du taxi, pour affronter Zéro.

« Jones ?

– Mauvaise nouvelle.

– Accouche.

– Il en a ramené une. Une Forme de Vie Non-viable.

– Un Zombie ?

– Elle était encore en vie, Zéro. Il n'y avait pas de dernières pensées là-dedans.

– Un Zombie. Excellent. Beau boulot, Sibyl. Un Zombie a tué Coyote. Ça ne pouvait mieux tomber. Nous avons un authentique héros de la rue tué par un Non-viable. Au train où vont les choses à Bottletown, tout autre scénario, n'importe quel scénario impliquant des Ombres, et nous pouvions écoper d'une émeute canine. J'imagine que je n'ai plus qu'à appeler la Zombie Team, laisser ces ramasse-merde gérer ça. »

Les flics ricanaient et éternuaient tour à tour. C'était une blague pour eux, désormais, cette affaire. Les Zombies occupaient une place de choix dans l'esprit des gens à l'époque : les morts-vivants

POLLEN

étaient invariablement visqueux et bestiaux, et la seule image d'une créature née de l'accouplement désespéré d'une personne vivante et d'un cadavre faisait encore horreur. En fait, pour les flics ils représentaient plus un embarras qu'autre chose, un truc qu'ils devaient nettoyer, comme les ordures sur la chaussée. Les Zombies étaient des loques loin de leurs Limbes, spécialement quand la lumière brillait sur eux ; c'était le paradoxe de leurs voyages en stop.

Zéro se fourra une plume-flic Vurt dans la bouche, pour parler en direct au commissaire Kracker. Étant faite comme je le suis, non-Vurt, ce n'était que silence pour moi – juste le joyeux grimacement du visage de Zéro tandis qu'il transmettait les nouvelles au boss, qui sans nul doute était accroché à la main de sa femme en train d'enfanter.

Tout ce que je pouvais faire, sur la touche, c'était regarder en frissonnant. L'ultime message de Coyote tournant et virevoltant dans ma tête, dessinant des formes. Des formes d'Ombre... ce nom qu'il a appelé au dernier moment... *pense à moi, Boda... chante cette chanson une dernière fois...*

Zéro tira la plume de sa bouche ; l'instant d'après il hurlait sur les flics. « Allez, nettoyez-moi tout ça. On plie bagage. » Les flics s'activaient déjà, disant à la tribu des chiens de débarrasser le plancher, le spectacle était terminé.

« Est-ce bien sage, Zéro ? dis-je.

– C'est quoi ton problème, Smokey ?

– Je trouve ça un peu prématuré.

– Essaie-moi au lit, un de ces jours, et on en reparle.

– Que fais-tu des fleurs ?

– C'est le Zombie qui les a flanquées là. Coyote a ramassé un Zombie. Ils ont d'étranges pratiques là-bas dans les Limbes, j'imagine. Qu'est-ce qu'ils ont d'autre à faire ? » Il gueulait à quelques voyeurs attendus de rentrer chez eux, m'ignorant superbement.

« Et cette référence à Boda ? je demandai.

– Kracker est ravi par l'angle Zombie. J'avoue que je suis d'accord

POLLEN

avec le chef là-dessus. » Il grogna vers la meute derrière les rubans.

« Que dirais-tu d'une autopsie ?

– Bien sûr. Je réserverai robo-Skinner pour demain.

– Demain ?

– Tu crois que c'est le décès le plus important de la ville, Smokey ? Écoute, j'ai déjà une disparition sur les bras. Le fils unique de l'Inspecteur de la Perfu¹ s'est fait kidnapper par le Vurt ce matin. L'officier Dove est sur l'affaire. Tu crois peut-être que je devrais lui refuser du renfort ? Je dois aussi organiser une patrouille de Bottletown. Kracker m'a dit d'étouffer la moindre étincelle. Fini, les émeutes. Tu m'entends ? » Il se retourna vers la brigade. « C'est bon, les gars, faites disparaître cette merde. »

J'étais une figure solitaire autour de laquelle un cirque de flics faisait son show. J'étais à un pas du corps de Coyote. Le bouquet de fleurs arraché gisait sur le pavé. Un flic le flanqua sans précautions dans un sac à indices. Une des fleurs se détacha, la pluie emmenant les pétales, grains de jaune mêlés à l'eau, et quelques pensées rétives clignotant de par mon Ombre.

J'avais trente-six ans.

Jours de travail de flic. Jours de jus et de fumée, de brume et de chair. Jours d'interrogation et de divagation. Jours d'air.

Disparus à présent, disparus...

La Xcab Boda rentre sur Manchester après une bonne course dans la zone de Bottletown. Il est 6 h 01, le même jour. Elle a eu un petit problème quelques minutes plus tôt, alors qu'elle roulait sur Claremont Road au niveau d'Alexandra Park, quand un van de flics a déboulé d'une rue adjacente en speedant comme une dose de Rush au cerveau. Le van était violet irisé, avec des vitres opaques et le logo des flics peint sur le flanc – une carte luisante de Manchester attachée par des menottes. Il avait fait la course avec Boda pendant un bref moment, jusqu'à ce que du Xcab jaillissent de

POLLEN

longues lames. Boda n'ignorait pas que les flics et les taxis étaient censés œuvrer pour le bien commun ces temps-ci, aussi avait-elle seulement réglé les lames sur le niveau « caresse ». Les flics ne sentaient rien du tout tandis que les couteaux gravaient cinq lignes délicates dans la peinture pourpre. Comme ça les gars auraient de quoi s'occuper après leur service. Boda avait ensuite demandé à Charrie de passer en vitesse Rush, plantant les flics loin derrière. Elle était de nouveau la reine de la route.

« Beau boulot, Charrie », avait dit Boda à son taxi, et les mots ÇA FAIT PARTIE DU SERVICE, CHÉRIE avaient défilé dans la taxivision de Boda. Boda est son nom Xcab. Diminutif de Boadicée. Tout comme Charrie est le diminutif de Chariot. En rejoignant la Ruche, les chauffeurs devaient tout laisser derrière eux ; leurs possessions, leurs souvenirs et leurs trésors. Leur vie *précabienne* disparaissait dans un nuage de poussière, et l'un des trésors abandonnés était leur nom d'origine, le nom des parents. Boda n'est pas née avec ce nom-là, mais c'est le seul qu'elle connaisse.

Le chariot de Boadicée arpentant les ondes de Manchester, ses lames customisées rentrant dans leurs logements.

Wilmslow Road à présent, de retour en ville.

Oxford Road.

6 h 05.

C'est l'heure à laquelle elle voit Coyote passer dans son superbe véhicule noir. *Conduite impériale, dogboy*, lui avait-elle envoyé, ne sachant pas si ce sentiment passerait. Mais un message brumeux était revenu du cerveau de l'homme chien. Un truc comme quoi il avait une fille nommée Perséphone à bord, et Boda avait répondu *Super voyage dans les Limbes, Coy*. Le taxi noir faisait ressortir ce qu'il y avait de meilleur en elle, il faisait jaillir le chant de la route. Conneries romantiques, bien sûr. Mais qu'importe, n'est-elle pas d'une superbe humeur, ce matin ?

POLLEN

La voix de Colombus envahit les ondes taxi. ARRÊTEZ DE CHANTER, CHAUFFEUR BODA. Et Boda arrêta, comme elle le faisait toujours quand Colombus était en ligne. ÇA VOUS DIT DE RETOURNER VERS LA STATION DE STE ANNE, À UN MOMENT DE LA JOURNÉE, CHAUFFEUR ? CHARGER UNE COURSE OU DEUX ?

– Ça ira, Colombus », répond Boda.

Il est 6 h 12 quand Boda rejoint sa base à la station de Ste Anne, et elle se retrouve direct avec une autre course, un trajet nickel : ramener un robo chez lui à Chadderton, après une Rush party qui a duré toute la nuit. La manière dont il en parle donne vraiment envie à Boda de tâter de ce truc cool. Plus tard, peut-être... avec Coyote en remorque ? Pourquoi pas, ça vaut le coup d'essayer. Boda dépose son client, se fait héler sur le chemin du retour ; un hippy-dog dingo qui se rend à une convention Vurt et a déjà pris une sacrée avance. Elle se met à fantasmer sur Coyote ; rien que l'odeur à l'arrière... vilain chien ! Malgré ça, ce fut un trajet sans histoire, vite fait bien fait, pas de problèmes. Enfin, presque. Sur le chemin du retour, un petit morceau de quelque chose s'était logé sous la caisse de son taxi, un stoppeur de fortune, espérant rentrer sur Manchester à la resquille. C'était le problème avec ces courses dans la zone suburbaine ; il y avait toujours des petits Zombies qui se débrouillaient pour arriver jusque-là. En ce moment l'un d'entre eux s'attendait à une course facile ; il avait compté sans le système de surveillance intérieure des Xcabs. Un voyant rouge clignota sur le tableau de bord et les mots VIOLATION SYSTÈME apparurent dans la taxivision de Boda. LIEU DE VIOLATION... POT D'ÉCHAPPEMENT. CAUSE DE LA VIOLATION... INDIVIDU DEMI-MORT NON IDENTIFIÉ. VOULEZ-VOUS ÉRADIQUER, CHAUFFEUR ? Boda pensa que oui, elle voulait éradiquer. « Fais ça bien, Charrie, mon bébé. » SÉQUENCE D'ÉRADICATION INITIÉE. « On va traverser quelques turbulences, passager », dit Boda tout haut. Sa voix fut captée par le système intérieur, transmise à la suite directoriale hermétiquement close, à l'arrière. «

POLLEN

Pas de quoi paniquer. » ÉRADICATION ACTIVÉE. L'espace d'un instant le Xcab s'illumina d'un rouge incandescent, tandis que le courant se ruait vers le pot d'échappement. Mille volts de colère. Boda s'était branchée sur la caméra inférieure. Elle vit un truc couleur merde hurler, ses griffes pathétiques calcinées. Peut-être quelque chat fantôme errant accroché à l'espoir d'une vie duveteuse. Et puis, le paquet tombant dans le néant suburbain, rebondissant comme une balle de mousse sur le macadam. « Mange ça, Zombie de merde ! » SYSTÈME NETTOYÉ, CHAUFFEUR. « Je veux ! Roulons. »

Et ils parcourent les routes grises ensemble, Boda et Charrie, chauffeur et chariot, ne faisant qu'un. Elle a l'œil sur la circulation, les oreilles à l'écoute de la radio, mais en réalité c'est Charrie qui conduit ; Boda a l'esprit trop occupé par Coyote. Le taxi noir était entré dans sa vie trois semaines plus tôt au Nightingales Café, où tous les taxis se retrouvaient après leur service. Coyote ne le fréquentait pas trop, car les Xcabs le regardaient d'un air soupçonneux, mais cette nuit il était là, et Boda et lui avaient engagé la conversation. En fait ils étaient allés plus loin – juste des regards furtifs, les yeux dans les yeux, vous savez... Boda ne peut en être certaine encore, mais elle avait l'impression qu'il y avait un truc bien en train de naître entre eux. Un truc que les Xcabs prohibaient, particulièrement avec un taxi noir. Les Xcabs étaient censés se marier uniquement avec d'autres Xcabs. C'était leur façon de conserver la pureté des taxigènes. Colombus lui était tombé dessus à bras raccourci, l'avertissant qu'elle était à deux doigts de la rupture de contrat. Boda n'avait pas écouté. Comment aurait-elle pu ? La route devenait trop sauvage, surtout depuis que Coyote lui avait dit qu'il avait rendu visite quelques fois à Colombus. Aucun des chauffeurs n'avait la moindre idée d'où Colombus se trouvait, ni même de ce à quoi il ressemblait, aussi Boda était-elle curieuse d'en savoir davantage. Coyote avait juste fait allusion à des secrets

POLLEN

encore plus enfouis, mais le fait qu'il avait plus de *liberté* qu'elle avait vraiment excité le désir de Boda. Elle avait vu Coyote à quatre reprises depuis, et la deuxième fois elle avait senti ses pensées vagabonder de son esprit au sien, comme si elle avait l'Ombre, ou un truc du genre. *Taxi-Christ ! Qu'est-ce qui m'arrive ?* Les pensées de Boda en présence de la chair de dogboy. C'était vraiment trop dur à supporter. Coyote avait répondu à ses murmures secrets, comme si son esprit était partagé. Et lors de leur dernière rencontre, il y a deux soirs de cela, elle lui avait refilé un plan, une course dans les Limbes. Il était interdit aux Xcabs de conduire au-delà des limites. La carte interne s'arrêtait aux bords de la ville étendue, et toute la Connaissance s'évanouissait ici, à Frontier Town, de sorte qu'aucun Xcab ne pouvait s'aventurer au-delà. Et sur ce tuyau offert, ils s'étaient embrassés au-dessus de deux tasses à moitié vides de jus de Chrême. Comme il était juteux, ce baiser, plein de potentiel. Rien que d'y penser, Boda n'était pas arrivée à dormir cette nuit-là. Peut-être ce chien taxi allait-il l'emmener dans un endroit merveilleux.

Boda a dix-huit ans, quelques petits amis ici et là, rien de spécial pour l'instant ; elle est tout juste prête pour quelque chose de bon. Elle allume une Napalm avec l'allume-cigare. Le message sur le paquet annonce : FUMER EST BON APRÈS L'AMOUR – LA MAÎTRESSE OFFICIELLE DE SA MAJESTÉ.

7 h 04.

Boda prend une autre course, argent facile, et sur le chemin du retour à Manchester elle se branche sur la radio pirate...

« Un saut massif, sans précédent, aux narines hippies. Gombo YaYa éternue déjà. Je lève mes fleurs au vent pour humer le futur... le futur est une explosion nasale. Prenez vos masques Gombo antirhume, mes enfants ; la route va être dure à travers les nuages de pollen. On n'avait pas ressenti une telle violence depuis l'époque de Fécondité 10, quand les vagues de graines avaient

POLLEN

amené un compte de pollen de 862, le plus haut jamais enregistré à Manchester. Gombo YaYa vous prédit que ce record va être battu. Puisse John Barleycorn vous trouver dépourvus de désirs. Et rappelez-vous, ne croyez pas les Autorités, seul le Gombo a les vrais chiffres. Compte de pollen, 125 et en progression... »

À présent Boda attend une nouvelle mission. 7 h 29, station de Ste Anne, dixième dans la file, quinze minutes environ avant la prochaine course. Elle sort du taxi et se dirige vers le troisième de la queue.

Boda – ta démarche, filiforme et agile, comme un ange aux ailes de fumée. Et ton look : cheveux tondus ras, crâne tatoué au laser, avec ses rues mouvantes en noir et blanc. Un vrai guide de félicité ambulante, toute vêtue de jean et de feutrine, dentelle et chlorure de polyvinyle. Vazboots aux pieds et gaine de velours autour de la taille. Un sac en velours côtelé pendu nonchalamment à l'épaule, contenant tout ton monde ; ta carte antique de Manchester et ton chapeau de laine, ton argent, ta licence de taxi et tes cigarettes.

Le chauffeur en troisième position est Roberman. Roberman est un robochien chic et fringant, doberman de naissance, mais tous les gars dans le rang l'appellent Roberman, car c'est ce qu'il est. Nulle trace d'humain en lui, juste un fouillis de chair à chien et d'info, mêlés dans un paquet serré de muscle et de plastique. Une mixture baptisée « hardware » par la mécanique génétique. Nulle trace humaine en Roberman, mais les chiens sont parfois plus humains que les humains. Xcab l'emploie pour sa connaissance canine des ruelles sombres. La plupart des gars dans le rang n'adressent pas la parole à Boda, car ils la trouvent trop solitaire, trop distante, trop tordue pour s'en donner la peine. Roberman est différent. Il émet une longue série de grognements sourds, tous incompréhensibles pour Boda, mais les larmes dans ses yeux racontent une histoire. Elle pose sa main gauche sur la porte de sa

POLLEN

voiture ; il n'en faut pas plus pour être connecté au système. Chaque Xcab est livré avec un sound system intégré. La voix de Roberman s'élève des haut-parleurs, ses jappements geignards traduits par l'automate, pour le bénéfice des passagers nerveux. Cette option est nécessaire si le chauffeur et le passager sont de races différentes. « T'as entendu la mauvaise nouvelle, Boda ? annonce la boîte.

– J'arrive tout juste. Que se passe-t-il ?

– Ils ont tué un chauffeur. »

– Oh merde. Lequel ? »

Du fait qu'ils sont hyper protégés, ôter la vie d'un taxi rapporte un max de points au box-office de la rue. Et aussi parce que la possession d'un Xcab est un trophée pour lequel on peut tuer.

« Pas l'un des nôtres, Boda, dit Roberman, en s'étouffant.

– Pas un Xcab ?

– Chien errant.

– Un chien taxi ?

– Le noir et blanc.

– Coyote ?

– Il a fait une mauvaise dépose à Alexandra Park. »

« Coyote... Oh mon Dieu... » Boda balaye la rue du regard, à la recherche d'un réconfort. Rien. Rien de bon.

Seuls le vent et la pluie...

« Ça va, Boda ? demande Roberman.

– Ouais... ouais, impec... Je suis... qui a fait le coup, Rober ?

– Les flics sont sur une piste. » Ce qui veut dire qu'ils n'en ont pas la queue d'une, mais elle n'écoute plus. Bien sûr, elle a toujours une main fermement agrippée au taxi, mais l'autre, étrangement, masque son visage.

« T'es sûre que ça va, Boda ? s'enquiert Roberman.

– Boda va bien », répond-elle, parvenant elle ne sait comment à faire fonctionner sa voix. Mais, à l'intérieur, elle ne peut penser à

POLLEN

rien d'autre qu'à ce chien taxi noir. Le dernier de sa race. La beauté de sa vie gâchée. La meilleure chose, après un bon amant, qu'elle ait rencontrée depuis longtemps. Tout simplement. Et elle n'avait même pas...

« Les chiens ne vont pas laisser passer ça. Va y avoir du grabuge. » La voix de Roberman qui lui parle, et la pluie qui tombe en filets de douleur morne. Boda, tu n'as pas de réponse à donner. Juste la masse luisante de St Ann's Church dans tes yeux, et la vision du dernier signe de Coyote, à travers la fenêtre de ce doux taxi noir.

Le bruit de Roberman éternuant violemment, comme s'il avait le monde entier coincé dans les narines. Le chant d'amour d'un taxi mourant dans le cœur de Boda, et la nuit qui tombe sur son blouson du Manchester City Vurtball Official Supporter's Club. Coyote l'avait invitée à un match, lui avait offert un billet pour la demi-finale, à quatre jours de là.

Ce match lui manquera désormais.

« Roberman, c'est nous qui avons refilé cette course à Coyote.

– Ne m'en parle pas.

– Roberman, c'est notre faute. Il a chargé une fille nommée Perséphone dans les Limbes. L'a déposée à Alex Park. Sa cliente l'a peut-être tué.

– S'il te plaît, Boda. Je ne veux vraiment pas le savoir. » Roberman a l'air de péter de trouille en disant ça.

À ce moment précis, 7 h 34, Columbus le Roi Xcab écoutait l'ondecab. Il entend le chauffeur Boda mentionner le nom de Perséphone au chauffeur Roberman.

TAXI-MERDE !

Columbus a peur tout à coup. Son un pour cent d'humanité entre en jeu, neutralisant la logique Vurt. Le chauffeur Boda a dû parler de la course au taxi noir. Boda est au courant, pour la visiteuse. Elle sait que Coyote a déposé Perséphone à Alexandra Park.

POLLEN

Que pouvait-il faire face à cette nouvelle situation ? Il devait supprimer Boda de l'équation. Colombus considéra ses options un bref instant et passa un coup de fil secret. Puis il retourna sur l'onde-taxi...

Colombus fait irruption dans la file de taxis, interrompant la conversation de Boda et Roberman. CHAUFFEUR BODA, UN MOT S'IL VOUS PLAÎT, dit-il.

« Contrôle ? » Boda peine à capter le signal d'appel de son boss à travers ses larmes.

J'AI UNE COURSE POUR VOUS.

« Contrôle, je me sens... »

IL A DEMANDÉ SPÉCIALEMENT APRÈS VOUS. VOUS AVEZ UN FAN, LÀ, JE CROIS. UN M. DEVILLE. VOUS LE CONNAISSEZ ?

« Non, je... »

PRISE EN CHARGE À HYDE ROAD, ARDWICK. DÉPOSE À DUKINFELD. SOYEZ PRUDENTE À ARDWICK. C'EST PLUTÔT SINISTRE, À CETTE HEURE-CI.

« Je ne pense pas pouvoir y arriver... »

VOUS ÊTES UN XCAB.

« Je viens juste d'avoir une mauvaise nouvelle, Contrôle. » La voix de Boda est altérée. Elle n'arrive pas à se sortir cette perte de la tête.

PUIS-JE VOUS RENVOYER À LA CLAUSE 7-2 DU CONTRAT DE CHAUFFEUR ? QUI STIPULE CATÉGORIQUEMENT QUE TOUS LES CHAUFFEURS DOIVENT...

« Je sais ce qu'elle stipule, d'accord ? »

QU'EST-CE QUI NE VA PAS CHEZ VOUS, BOADICÉE, VOUS PERDEZ PIED ?

« J'y vais. O.K. ? J'y suis déjà. » Boda regrimpe dans Charrie et le démarre, ses mains glissent sur les commandes.

HEUREUX DE VOUS AVOIR EU EN LIGNE, CHAUFFEUR.

Colombus se retire, et la voix de Charrie prend le relais tandis

POLLEN

que la course commence. ON VA OÙ, BODA ?

« Hyde Road. »

QUELQUE CHOSE NE VA PAS ?

« Roule et tais-toi, tu veux ? »

Charrie se fait silencieux. Le taxi avance tristement.

Boda voulait juste conduire ; conduire loin du monde entier...

Au lieu de quoi elle arrive à Ardwick, où le soleil levant plaque un reflet chatoyant sur l'étendue désolée autour d'un groupe d'usines abandonnées. Un homme attend au point désigné. Il est la seule personne en vue, et il est si maigre que Boda doit y regarder à deux fois avant de le voir. Une figure inconnue, elle ne l'a jamais chargé. Elle arrête Charrie, parle à travers le système du taxi : « Deville ? »

L'homme acquiesce. Il a l'air nerveux, pour quelque obscure raison.

« Montez. »

Le passager cale sa silhouette osseuse sur le siège arrière. Boda voit le billet de Vurtball que Coyote lui a donné, posé sur le tableau de bord. Elle démarre le taxi. Charrie répond à peine, juste un teuf-teuf laborieux sur la route.

« Charrie, qu'est-ce qui ne va pas ? »

JE NE SAIS PAS, BODA. JE NE ME SENS PAS BIEN.

« Quoi ? »

J'AI L'IMPRESSION DE PERDRE MES FORCES...

« Oh, allez. »

Boda entend le glissement de la vitre de séparation.

« Ici, ce sera parfait, dit le passager.

— Je ne suis pas d'humeur à jouer. » Boda se retourne pour voir s'ouvrir la vitre entre elle et le passager. Il lui sourit. Boda presse le bouton de la fenêtre mais la commande ne répond pas. La vitre est à présent grande ouverte. Boda se retourne à nouveau. Un pistolet est braqué sur sa tête. Le passager lui fait signe de stopper le taxi. Boda refuse, se retournant vers le tableau de bord pour appeler le

POLLEN

Contrôle...

QU'Y A-T-IL ?

« J'ai un cinglé à bord, Colombus. »

OH MA CHÉRIE.

« Vous avez checké ce type ? »

VOUS CONNAISSEZ LA PROCÉDURE, CHAUFFEUR. ACTIVEZ LES MÉCANISMES DE DÉFENSE.

Boda appuie sur le bouton électrochoc de Charrie, dirigeant le jus vers le compartiment passager. Rien ne se passe. Le passager est toujours assis là, souriant, le pistolet bien réel et bien ferme dans sa main. « Que se passe-t-il, Charrie ? »

J'Y PEUX RIEN, BODA, dit le taxi.

« Quoi ? »

COLUMBUS ME BLOQUE.

La voix de Charrie s'évanouit dans les ténèbres. Le passager presse le pistolet sur sa nuque. « Pourquoi faites-vous cela ? » demande-t-elle, essayant de maîtriser sa voix.

« Taisez-vous !

– Colombus, c'est quoi cette histoire ? » Colombus ne répond pas. Pour la toute première fois, Colombus ne répond pas. Les yeux de Boda se reposent sur le billet de Vurtball comme sur un sauf-conduit hors de ce merdier. Elle tend la main vers lui comme si ce faisant elle allait toucher Coyote.

Boda saisit le billet, juste au...

Juste au moment où le passager presse la détente. La tête de Boda est légèrement désaxée par son mouvement vers le billet. La balle trace une route sur sa tempe, égratignant la carte tatouée, et poursuit son chemin – ligne détournée vers le pare-brise du taxi. Le verre éclate en une toile feuilletée. Procédure d'urgence. Charrie démarre sur les chapeaux de roue. Boda et le passager sont renversés par l'accélération. Charrie bondit en avant et fait un demi-tour à l'arrache. La tête du passager heurte la vitre de

POLLEN

séparation, le pistolet lui tombe des mains.

« Charrie, que se passe-t-il ? »

ON SE TIRE D'ICI ! ACCROCHE-TOI, répond le taxi.

La vitre de séparation se referme tandis que le taxi descend à toute vitesse Hyde Road dans l'autre sens, vire à gauche sur Brunswick, le passager ballotté à l'arrière, prisonnier de l'espace-taxi. Boda reprend le volant en mains. La voix de Columbus, haut et fort : BOADICÉE, QUE FAITES-VOUS ?

« Que fais-tu, *toi*, bordel ? »

IL Y A EU UN MALENTENDU.

« Tu parles ! »

CHAUFFEUR BODA. VEUILLEZ VOUS EXPLIQUER.

« Je suis sur une nouvelle course, Columbus. »

NÉGATIF. AUCUNE COURSE ENREGISTRÉE. VEUILLEZ VOUS EXPLIQUER.

« Un appel urgent. »

AUCUN APPEL ENREGISTRÉ. EXPLIQUEZ-VOUS.

« Va te faire foutre. »

IL N'Y A PAS DE COURSE, BODA. VOUS ME RECEVEZ ?

Pas le choix.

Pas le choix pour le chauffeur ou la carte.

Le passager nommé Deville se débat comme un malade dans le compartiment scellé quand un brutal virage à droite sur Upper Brook Street l'envoie voler de nouveau, le taxi dévalant la rue dangereusement tandis que défilent les messages de Charrie : LAISSE-MOI, BODA. ARRÊTE DE FARFOUILLER SOUS MON TABLEAU DE BORD. ÔTE TES MAINS DES SEIZE FICHES SOUS MON TABLEAU DE BORD.

« Quoi ? »

SOUS MON TABLEAU DE BORD, LES SEIZE FICHES. JE T'EN PRIE NE LES ARRACHE PAS.

« Je te touche même pas ! » Ses yeux sur la route devant, toutes les quelques secondes un coup d'œil à l'arrière pour voir où

POLLEN

en est le passager. Il ressemble à un poisson rouge agonisant derrière la paroi de verre.

TU FERAI MIEUX DE NE PAS DÉBRANCHER CES SEIZE FICHES, BODA, CAR C'EST PAR ELLES QUE LE CONTRÔLE EST RELIÉ À TOI. TU NE VOUDRAIS PAS PERDRE COLOMBUS MAINTENANT, N'EST-CE PAS ?

« Qu'est-ce que ça va te faire ? »

NE T'INQUIÈTE PAS POUR MOI.

Colombus fait irruption en ligne, ses mots brûlant dans le système. QU'EST-CE QUE VOUS FAITES, BORDEL, XCAB CHARIOT ? LA CASSE VOUS TENTE DÉJÀ ?

Boda sourit. « Je suis sur le coup, Charrie. »

Boda passe la main sous le tableau de bord, là où les fils du système sont reliés au taxi. Elle débranche le premier. Charrie crie à ce moment-là, et Boda retire sa main du tableau de bord.

BRAVE CHAUFFEUR, dit Colombus. NE FAISONS PAS DE BÊTISES. Mais il y a dans sa voix une hésitation qui fait tiquer Boda. Sa main replonge sous le tableau de bord pour débrancher la deuxième fiche, à la recherche d'une surmultipliée manuelle. Chariot l'appelle, par-delà les ondes évanescentes, la voix de plus en plus sombre, les lettres qui pâlisent dans la taxivision de Boda... NE T'INQUIÈTE PAS POUR MOI... BODA... NE T'INQUIÈTE PAS... BODA... NE... NE T'INQUIÈTE PAS... NE...

Ignorant la voix faiblissante, bien que ça la tue de faire ça, les doigts de Boda sont en train de tirer sur la neuvième fiche quand Colombus réagit.

O.K. BODA. SOYONS RAISONNABLES. CE CHARIOT M'APPARTIENT.

« On va voir. »

La treizième fiche...

VOUS NE ME LAISSEZ PAS LE CHOIX.

« Ah oui ? » La quatorzième fiche...

POLLEN

BOADICÉE JONES, À COMPTER DE CET INSTANT VOUS ÊTES RADIÉE DE L'EXTRAORDINAIRE COMPAGNIE DE TRANSPORT PRIVÉ. TOUS LES SALAIRES NON ENCORE RÉGLÉS VONT À PRÉSENT ÊTRE VIRÉS SUR VOTRE SYSTÈME.

Boda voit son compteur luire d'un triste et pâle 227,60.

La quinzième fiche...

AU REVOIR, CHAUFFEUR BODA... PLAISIR DE TRAVAILLER... AVEC... UN DERNIER CHOC, PEUT-ÊTRE, AVANT QUE JE DISPARAISSE ?

Boda actionne la commande électrochoc du compartiment passager. Avalanche de volts. Le taxi brillant. Le passager hurlant à l'arrière au moment où il reçoit la décharge, puis tombant, pâlissant...

PLAISIR DE TRAVAILLER AVEC VOUS... TRAVAILLER AVEC VOUS... PLAISIR...

Chariot qui ralentit puis s'arrête tout à fait. Le pare-brise étoilé aveuglé par la pluie. Le Mancunian Way qui s'élève en couches de béton au-dessus d'elle. Les voitures qui passent à toute allure. Boda débranche la seizième et dernière fiche.

Ce taxi est à Boda maintenant. Seule.

Il était 7 h 42 et il arrivait quelque chose de très étrange à la carte de Manchester. Toutes les routes tournaient et se tordaient dans le système Xcab, rompant leurs connexions et se réunissant en de nouvelles formes. Il y avait 2 000 cabs dans le système Xcab, tous reliés entre eux. Il y avait à présent 1 999 connexions rompues. La soustraction d'une seule voiture de la Ruche avait causé cette mutation, car la partie était le tout. Système Gestalt. Partout dans la ville, des Xcabs qui pensaient être en train de mener leur client à bon port se retrouvaient assaillis d'injures et de refus de payer quand le taxi arrivait à la mauvaise destination. Colombus pétait les plombs devant cette bizarrerie ; il ne savait pas quoi

POLLEN

faire. Cette salope de Boda s'était retirée de la Ruche. Personne n'avait jamais fait ça. Colombus demeura dépourvu pendant quelques minutes, tandis qu'il sentait quelque soixante-dix-sept plaintes affluer dans le système. Les Xcabs n'avaient jamais fait l'objet d'aucune plainte ! Jésus-Cab ! Colombus en fut un moment dépassé, il se sentait responsable de cette mésaventure. Si seulement il n'avait pas essayé de liquider Boda. Si seulement il n'avait pas laissé son un pour cent d'humanité gouverner ses sentiments. Malgré toutes ces appréhensions, il parvint à remettre un semblant de son ancien moi en ligne. Il avait une carte de secours disponible, merci Barleycorn, mais cela allait prendre un moment pour y accéder. Il entama le processus, répondant entre-temps personnellement aux plaintes. Il fallut à peine moins de quinze minutes à la nouvelle carte pour charger. C'était une copie ancienne, un reliquat des premières années de la vie Xcab, et elle serait pleine de trous et d'omissions. Il allait falloir faire avec pour l'instant.

La carte de secours chargée et en état de marche, il lança un appel à toutes les voitures pour leur dire d'y aller à la coule avec les passagers, il déclara qu'aujourd'hui serait journée « portes ouvertes » ; tout le monde pouvait voyager gratis quelle que soit sa destination. Une première. Aucun paiement. Dans le manuel du Contrôle, cela s'appelait limiter les dégâts. Et une fois tout ceci en place, il appela tous ses cabs libres et leur dit de trouver ce chauffeur rebelle. Colombus ne se souciait pas tant de Boda, c'est le véhicule qu'il voulait récupérer. Ce taxi nommé Chariot était partie intégrante du système, un organe vital du corps Xcab. La nouvelle carte qu'il avait prévue serait inutilisable si celui-ci n'était pas complet.

MERDE ! POURQUOI AI-JE LAISSÉ CETTE SALOPE...

Colombus détestait se mettre en colère, cela ressemblait trop au comportement humain. La situation n'était pas encore réglée. Il

POLLEN

n'avait que six jours devant lui avant que la nouvelle carte arrive du Vurt. Perséphone était une fleur à éclosion rapide. Six jours pour trouver son taxi perdu, et réduire Boda au silence.

Une fois pour toutes.

FOUTU CRÉTIN DE PASSAGER ! JÉSUS-CAB ! IL ÉTAIT CENSÉ
TUER LA CHAUFFEUSE, PAS LA LAISSER S'ÉCHAPPER.

Colombus avait un autre problème ; maintenant que Chariot était perdu pour le système Xcab, ce n'était qu'une voiture de plus dans les rues. Le Contrôle pouvait suivre la voiture dans la ville, mais il ne pouvait lui parler. Il ne pouvait la diriger. Chariot était désormais un radical libre, un rebelle. Bien sûr il avait la position du taxi : intersection d'Upper Brook Street et du Mancunian Way. Colombus envoya quatre cabs vers cette position. Et il avait encore l'adresse de Boda dans ses fichiers : Dudley Road, Whalley Range. Il envoya deux autres cabs planquer l'endroit. Et trois à Alexandra Park, au cas où Boda se rendrait sur les lieux de la dernière course du taxi noir.

Tous les points étaient couverts, et Boda désamorcée, mais au plus profond de ses intersections, Colombus sentait ce manque ronger son âme autoroutière.

Boda extrait du taxi la forme dormante et choquée du passager, puis remonte dans Charrie. Elle actionne les commandes jusqu'à ce qu'elle arrive à le faire avancer de nouveau. La route est lente, le taxi a l'air malade sous ses doigts, et ce n'est qu'après avoir parcouru une cinquantaine de mètres que Boda réalise qu'elle ne sait pas où elle est.

Une étrangère dans sa ville natale ; la carte mentale Xcab de Boda est morte et enterrée. Pour la première fois en neuf ans elle est perdue. Une fille perdue. La sensation fait trembler ses mains sur le volant. Elle tourne dans une petite rue et gare le cab. La rue s'appelle Cloak Street. Boda se creuse les méninges

POLLEN

pour trouver ce que ça peut bien signifier, mais ne parvient à trouver aucune Connaissance ici. Aucun indice. La carte sur sa tête la démange là où la balle l'a effleurée ; elle gratte les routes abîmées, ses doigts humides de sang. Une faible lumière luit à travers le pare-brise, et une voix de mots tremblants : BIENVENUE, BODA. HA, HA, HA.

« Charrie ! C'est toi ! »

ON NE SE DÉBARRASSE PAS DE MOI COMME ÇA. ROULONS, BABY.

Un sourire décidé illumine son visage ; les Xcabs vont être perdus aussi, sans son taxi dans la Ruche. Sans doute Colombus va-t-il sortir une copie de secours de son chapeau, mais d'ici là Boda est libre de vagabonder. Peut-être n'est-ce qu'une question de minutes, mais elle n'a pas besoin de plus. Ignorant son crâne douloureux, Boda saisit son sac sur le tableau de bord et en sort un exemplaire antique, en lambeaux, du guide A-Z de Manchester. Elle regarde Cloak Road dans l'index, détermine sa position, puis parcourt dans les premières pages le plan général de Manchester. Ses yeux s'arrêtent sur un endroit nommé Whalley Range. Cela fait une connexion. Son chez-elle. Sa petite chambre meublée avec ses posters de Kid Bliss et ses bouteilles de Rush cassées. Quinze secondes plus tard elle fait faire demi-tour au cab par la voie parallèle, longeant le Mancunian Way dans l'autre sens vers Whalley Range. Elle ne sait déjà pas comment aller de A à B, ne parlons pas de A à Z. Mais avec la carte étalée sur le tableau de bord, Boda va s'en tirer au mieux. La voix de Charrie dans son esprit, comment est-ce possible ? ON PEUT LE FAIRE, BODA.

« J'espère. »

SUSCEPTIBLE, HEIN ?

Charrie conduit librement à présent, chemin faisant, tournant et retournant.

POLLEN

Il y a quelque chose dans l'air, quelque chose que Boda n'arrive pas vraiment à saisir, une espèce de présence lourde en sus de sa douleur. Chorlton Road, la vue de quatre Xcabs la prenant en chasse dans le rétro. Boda est dans son élément au volant, mais son nez commence à la démanger, des larmes pointent dans ses yeux. Le parfum de fleurs pénétrant ses narines. Elle a envie d'éternuer. Elle a l'impression d'avoir le nez bourré de poudre à canon...

Elle fait un virage au frein à main sur Stretford. Le premier Xcab dépasse l'intersection, mais les trois autres négocient la courbe aisément. De Stretford, elle prend Henrietta. Tout droit vers St John's, le trio de Xcabs à ses trousses ; le Père, le Fils et le Saint-Esprit de sa vie passée. Les yeux de Boda filent comme une flèche de la route au rétro, du rétro au guide A-Z. Le Xcab de tête heurte son pare-chocs arrière tandis qu'elle roule sur Russell Road, puis à droite sur Dudley, où elle vit. L'odeur de fleurs venant d'un jardin avoisinant.

Une fois de plus Boda essaie d'éternuer.

Ça vient... Ça vient...

Fleurs dans la pluie.

Elle va...

Éternue !

Éternue !!!

Allez, mon salaud ! Vas-y ! Crache tout !

Non. Rien ne se passe. Vraiment pas bon, pas d'éternuement en vue.

C'est pas juste.

Boda se sent comme une espèce de bombe non explosée.

Elle suit le virage de Dudley Road jusqu'à ce que sa maison soit en vue. Deux Xcabs sont garés devant son jardin. Boda met le pied au plancher. Le taxi passe comme un éclair entre les deux véhicules, enlevant un peu de peinture jaune et noire de chaque côté. Elle regarde dans le rétro et voit les deux Xcabs, tentant un

POLLEN

de mi-tour, se retrouver nez à nez avec leurs collègues. Deux des cabs se rentrent dedans. Boda vire à gauche sur College Road. À droite sur Withington. Et presse le bouton fonce-à-mort en surveillant ses arrières. Deux cabs la suivent. À gauche sur Wilbraham. C'est une voie rapide, Wilbraham ; Boda brûle l'asphalte pour échapper à ses poursuivants. En vérité, elle n'a pas la moindre idée d'où elle est, ni d'où aller. Cette fille se contente de conduire. Un autre Xcab débouche de Wilmslow Road en lui fonçant dessus. Colombus est partout dans le système, pistant chacun de ses mouvements. Comment éviter son regard ? Boda tourne le volant d'un poil. Son cab répond violemment à l'intrusion, coupant l'aile du Xcab. Et tandis que le Xcab plie sous l'impact, elle peut voir les autres cabs errer, perdus l'espace d'une seconde, tandis que la carte-Ruche s'adapte à la perte. Maintenant elle tourne sur Kingsway, où que cela puisse être ; son guide A-Z est tombé du tableau de bord avec le virage. Boda Jones est perdue dans un village nommé Burnage, deux Xcabs encore désespérément pendus à ses basques. Elle tourne dans une petite rue baptisée Kingsway Crescent, arrête le taxi, active les bonnes vieilles lames circulaires Boadicée. Les Xcabs se profilent dans sa vision miroir. Elle fait une violente marche arrière vers le premier – agréable froissement de métal tandis qu'elle pousse le poursuivant à reculons, pare-chocs contre pare-chocs, jusqu'à ce qu'elle puisse de nouveau tourner à droite sur Kingsway. Boda mord de deux roues sur le trottoir, arrache un peu de peinture d'une voiture garée et creuse en même temps deux longues entailles dans les pneus du Xcab. Le deuxième part à la dérive tandis que le premier tombe en rade. La radio de Boda se met en route. Boda vole. De nouveau sur Kingsway. Sans foyer. Où pourrait-il bien être désormais ?

La cicatrice sur sa tête parcourt un Kingsway tatoué, et la route qu'elle emprunte est également blessée, phalange de voitures

POLLEN

accidentées et de maisons en flammes. Son esprit s'arrête enfin sur la trahison de Colombus. *Qu'est-ce que ce bâtard pouvait bien manigancer ? Le boss avait essayé de la faire tuer ! Où allait le monde ?*

« Merci, Wanita, pour cette présentation des dernières nouvelles. Ta douce voix peut rendre même la mort poétique, et n'est-ce pas là une mauvaise nouvelle que ce qui est arrivé au chien taxi ? Coyote n'est plus, les amis. Le Gombo a voyagé maintes fois dans ce beau taxi noir quand le Magic Bus était en rade. Traitez-moi de vieux jeu, mais votre hippy favori a toujours eu un faible pour l'individu brut de fonderie, le rebelle, l'outsider. Coyote était un héros pour moi. »

« Et pour moi », dit Boda.

« Sa course était autrement un voyage que les Xcabs superclean et efficaces. Qui, à propos, ont un petit problème aujourd'hui avec leur toujours-aussi-grosse métacarte. »

« Tu l'as dit, Gombo. »

« Je ferai un petit sondage dans la carte, plus tard, pour découvrir ce qui ne va pas exactement là-dedans. Oh oui ! une splendide créature connaît une fin ignoble aux mains d'un nouveau tueur de chiens et que font les flics ? Absolument rien. Quand un chien se fait tuer, les flics vont dormir. Ya Ya ! Coyote était un beau spécimen, et son meurtre va faire des vagues au royaume canin. Pendant ce temps, dans le jardin, le compte de pollen monte en force. 195 et à la hausse. Le prochain disque est à la mémoire de Coyote. Puisse-t-il trouver un bel os au paradis des chiens. *A Day in the Life*, par les Beatles. J'ai lu la vague, aujourd'hui, oh man. À propos d'un heureux chien qui a gagné la tombe. Il s'est éclaté la tête dans un taxi plus-noir-que-noir. Mister Lennon, comme d'hab, est sur l'affaire. Emmenez-le, les gars... »

Le son des Beatles, alors, faisant de la musique avec la mort, et Boda qui écoute, en larmes, en descendant Kingsway. Charrie pénètre de nouveau son esprit, SÈCHE TES LARMES, CHÉRIE, il lui dit.

POLLEN

ALLONS NOUS CACHER.

« Où, par exemple ? »

Le sang de sa cicatrice s'écoule au sud de Kingsway, le long de son cou, dans les sombres royaumes de ses vêtements.

IL N'Y A QU'UN ENDROIT SÛR, CHAUFFEUR.